

ol.

BAGATELLES

M O R A L E S.



BAGATELLES

M O R A L E S. ^K

. *ridentem dicere verum*
Quid vetat Horat.

SECONDE EDITION.



A L O N D R E S ,

Et se trouvent à Paris.

Chez D U S C H E S N E , Libraire , rue
S. Jacques , au-dessous de la Fontaine
S. Benoît , au Temple du Goût.

M. D C C. L V.





AVERTISSEMENT.

JE rassemble dans un Volume des Pieces qui ont déjà paru sur des feuilles volantes. Celle qui se présente la premiere est la seule qui ait l'avantage de la nouveauté sans avoir plus de corps que ses sœurs, & je n'entreprends pas de prouver au Public que des Riens sont quelquefois des choses. Ce seroit bien ici

A ij

AVERTISSEMENT.

le cas d'implorer son indulgence : mais elle doit être usée depuis que les Auteurs la mettent à de si fréquentes épreuves. Quel parti prendre ? Je m'engage (foi d'Auteur) à le dédommager par des Ouvrages très-utiles , dont voici les titres : Dissertation sur le vieux mot de Patrie & la bonne façon de le prononcer. Preuves démonstratives que le peuple est composé d'hommes. Procédé sûr pour faire un Citoyen d'un Courtisan. Ma-

AVERTISSEMENT.
chine politique pour engre-
ner les vertus avec le gou-
vernement d'un Etat. *Aurai-*
je assez fait ?



PIECES

Contenues dans ce Recueil.

Le Siècle présent.

Découverte de la Pierre Philoso-
phale.

L'Année Merveilleuse.

La Magie démontrée.

Plaisir pour le Peuple.

Lettre à un Grand.

Découverte de l'Isle Frivole.

Lettre à une Dame Angloise.



BAGATELLES MORALES.

LE SIÈCLE PRÉSENT.

ENTENDRAI-JE toujours
déplorer la décadence
du Siècle ? *Les Arts, les*
Sciences, le Goût, les Ta-
lens, les Vertus, tout s'affoiblit, tout
tombe : voilà ce qui se dit & s'im-
prime. Les étrangers ne nous

A v.

croiront que trop sur notre parole. S'il n'y avoit que les vieillards qui fissent l'éloge du passé, on ne s'alarmeroit pas sur le présent, mais le cri devient général : où sont ces Citoyens illustres, ces Génies en tout genre qui élevèrent la France au-dessus des Nations ? Toujours citer nos peres ! Nous les valons bien, nous valons mieux.

Voyez, me dit-on, dans la Capitale tous les monumens qui l'embellissent, à qui les doit-elle ? Et moi je dis : jetez les yeux sur les plans que nous formons : Hôtel de Ville qui changera sa barbarie gothique en beauté romaine, un Grenier public où l'Abondance & l'Architecture se donneront la main, des Salles de Spectacles mieux entendues & plus noblement construites, une Colonnade où à l'exemple d'Athènes, nous placerons les Statues de nos grands

hommes, ce centre de la Ville élargi & aligné, ces Fontaines décorées qui verseront leurs eaux dans de grands bassins, ces Quais continués qui iront chercher la Seine à l'autre extrémité de Paris, ces Ponts débarassés de maisons, ce Boulevard poussé au Midi pour enfermer la Ville dans un jardin continu. Voilà ce que nous projettons depuis que nous occupons le théâtre; & fussions-nous encore le reste du siècle à projeter, ce ne seroit pas trop pour de si grandes choses. Le tems amenera tout, & nous trouverons des Mansards & des Perraults, ils sont trouvés, ils s'effayent tous les jours sur les Palais de la finance, bien supérieurs aux Hôtels des Princes dans le dernier âge; donc l'Architecture publique aura la même supériorité.

Mais lorsque le génie de l'Ar-

chitecture prenoit un si grand vol, la Peinture s'élevoit aussi haut. On a vû sous le même regne plus de trente Peintres d'une grande réputation.

Que veut-on dire ? Manquons-nous des Peintres ? Entrons dans le Sallon où l'on expose les Ouvrages de chaque année : que de Pastels ! Eh, qu'importent les Batailles d'Alexandre ou les Victoires de Louis XV, objets que nous connoissons assez ? Ne vaut-il pas mieux nous montrer des personnages grotesques & nouveaux ? On aime à deviner, on aime à rire : que est l'inconnu représenté dans ce Portrait ? Comment se nomme ce Bouffon qui grimace ? Voilà ce qui s'appelle tirer les Citoyens de l'obscurité. Qu'on ne croie pas cependant que nous abandonnions l'Histoire, elle se promene sur les équipages.

Cette envie de louer les Peres
 aux dépens de leur postérité, s'é-
 tend à tout : *Corneille, Racine,*
Moliere, Quinault, Lulli! Voilà de
 beaux noms, j'en conviens; ce-
 pendant il n'en est pas moins vrai
 que nous nous sommes ouvert sur
 nos Théâtres des sources de plaisir
 qu'ils ne connoissoient pas, les
 Contes de Fées mis en action, les
 Comédies patétiques, les Feux
 d'artifice, les Bouffons lyriques,
 les Marionettes même ennoblies
 pour le Boulevard. D'ailleurs ces
 Peres du Théâtre étoient-ils de
 vrais génies? Copistes de Sopho-
 cle, d'Euripide, de Plaute, de Té-
 rence, Dramatiques très-surannés
 avec lesquels nous ne lions pas
 connoissance; nous tirons tout de
 notre propre fonds, & ce fonds est
 inépuisable. Qu'on interroge le
 Sénat comique, il répond que son
 embarras est de régler les rangs.

entre les Auteurs qui se battent pour occuper la Scène.

Veut-on apprécier au juste les talens du Théâtre? Qu'on examine le degré de chaleur qu'ils répandent dans le public. *Le Prince de Salerne* a eu des représentations sans nombre : *L'Oracle* ne finissoit pas, & on le conjuroit de parler encore. Moliere ne vit pas autant d'empressement pour le *Tartufe* & le *Misanthrope*. Lorsqu'*Epicaris* a voulu paroître, tous les bureaux d'esprit, esprits de qualité surtout, l'ont annoncé magnifiquement, la Ville & la Cour ont soupiré pour la voir, heureux qui a trouvé place! On douta parmi nos peres si *Athalie* pourroit soutenir le grand jour. L'Opéra depuis Lulli a-t-il gagné ou perdu? Il a gagné sans doute. Quel est ce trouble universel! Tous les visages changent, tous les yeux s'allument, toutes les

voix s'élevent, je n'entends qu'un cri . . Avez-vous lû ? *C'est un cinique atrabilaire, un phrénétique, un furieux, un monstre : ô terre ! ô ciel ! qu'il soit banni, qu'on le mette en pieces . . .* Expliquez-vous, qu'a-t-il fait ? Je tremble pour la patrie.. *Il a écrit que nous ne chantons pas bien* Rien ne marque tant la sublimité des talens que cette sensibilité extrême, cet enthousiasme général.

Non , non ne craignons pas de rougir en rencontrant nos ayeux dans la carrière de l'esprit. Opposons-leur avec sécurité nos Fabulistes , nos Romanciers , nos Faiseurs de caractères, nos Satiriques, nos Orateurs, nos Sçavans. Point de détail, ni de discussions : elles ne sont pas faites pour une nation qui pense à la hâte. Mais il est des règles sûres pour juger en gros entre deux générations. Il y a plus

d'esprit , plus de lettres , plus d'érudition , plus de science dans celle où il se trouve plus de Libraires, plus d'Ecoles publiques , plus d'Académies, plus de cercles de Savantes. Or tous ces magasins d'esprit ont doublé, triplé de nombre. Sous Louis XIV il étoit assez ordinaire que le fils du Laboureur cultivât la terre , que celui de l'Artisan ne connût que ses mains , aujourd'hui ils disputent de Religion, figurent au Barreau, ou prononcent aux Spectacles: nos terres & nos manufactures en souffrent un peu , qu'importe ! L'esprit a gagné l'état. Il a fallu donner une Académie à chaque Province , bientôt chaque Bourgade aura la sienne. Lorsque la Reine des Académies appuya son trône sur quarante colonnes, elle crut que ce petit nombre cadreroit avec tous les siècles; elle ne prévoyoit pas la:

fécondité du nôtre, que d'appren-
 tifs frappent à sa porte! Elle avoit
 des idées qui n'étoient propres qu'à
 décourager les talens; elle disoit
 que l'éloquence devoit persuader
 & toucher, la Poësie instruire &
 plaire: Combien d'Orateurs & de
 Poëtes n'osèrent se produire? Ils
 ont vécu trop tôt. Nous leur ap-
 prendrons à se chamarrer de figu-
 res, de métaphores, d'antithèses
 & d'agrémens de toute espece, à
 persuader indépendamment des
 raisons, à plaire sans créer des idées.
 On se désabuse avec le tems: des
 imaginations gigantesques com-
 paroient l'éloquence à un torrent
 qui entraîne tout avec grand bruit;
 nos ruisseaux qui murmurent sous
 des fleurs ont bien d'autres char-
 mes. La Poësie étoit un feu divin
 qui embrasoit les ames: nous
 avons laissé éteindre ce volcan
 terrible, & nos Artificiers tirent des

fusées sur le Parnasse. Il me semble voir *Bossuet* ou *Corneille* à l'ouvrage, quelle agitation ! Quel tourment ! Quelles convulsions ! L'âge d'or revient parmi nous, nous accouchons sans douleur, notre prose coule doucement, & nos plus jeunes Poètes font des Vers de sang froid.

Lorsqu'on peut arriver par des routes faciles, est-ce un mérite de s'embarasser dans des sentiers épineux ? Etoit-il fort nécessaire de distinguer l'*imitation* du *plagiat* ? *Boileau*, pour s'approprier l'or d'*Horace* ou de *Juvenal* le tiroit de la mine & le travailloit : nous le prenons tout fait. On estimoit des pédans qui pâlissoient sur *Homère* & *Démosthène* ; nous nous amusons quelquefois avec cette antiquité devenue françoise, sans nous donner le pénible ridicule d'être hérissé de grec. Cherchoit-

sem- on une science? On fouilloit labo-
 le à rieusement dans les sources pour
 Quel l'embrasser toute entiere; les Jour-
 ons! naux, les Dictionnaires, les Alma-
 nous, nachs nous la donnent en décou-
 eur, pures, en prend qui veut & d'un
 t, & air désoccupé. Il n'y avoit alors
 des que les gens de qualité qui sçussent
 tout sans avoir rien appris: le pri-
 des vilège n'est plus exclusif; on court
 érite les bureaux d'esprit, les jolis sou-
 tiers pers, les spectacles, & on est éton-
 faire né de se trouver Auteur. On étoit
 giar! persuadé que pour faire un Livre
 l'or il falloit avoir quelque chose de
 droit nouveau à dire, tous les jours nous
 nous en voyons éclore qui étoient déjà
 moit nés. Cette surabondance de scien-
 Ho- ce reflue sur le sexe. Il n'écoute
 nous plus, il parle, il disserte, il pronon-
 ette ce, il compose.

Mais un mot décide. Qui donne
 le prix des lettres & des sciences à
 nos anciens? *Le Public*, direz-vous.

Moi je m'en tiens au jugement des gens du métier ; or les gens du métier, les Auteurs (excepté trois ou quatre qui tiennent au dernier âge & qui y ressemblent trop pour n'être pas suspects) tous se courent les uns les autres. Apprenons à juger d'après les vrais connoisseurs. En général l'esprit de l'autre siècle manquoit d'une qualité essentielle : il n'étoit pas subtil, il ne faisoit que les grands traits, le nôtre s'attache aux petits ; nous disséquons les vertus ; nous analysons les sentimens, nous fendrions un cheveu en quatre. On écrivoit, & il ne falloit dans le Lecteur que du bon sens pour comprendre ; la finesse est devenue nécessaire, souvent l'Auteur ne s'entend pas lui-même, il se devine. On n'employoit la Métaphysique que dans les disputes d'Ecole : nous l'appliquons à d'autres usages : elle peint

les mœurs, elle se fâche ou s'attendrit dans les passions, elle embellit nos Comédies & nos Chançons.

Parmi les reproches qu'on nous fait, un seul me paroît mériter attention. On dit que nous mêlons les styles, que *la Fontaine* dans ses Fables étoit toujours naïf, *Rousseau* dans ses Odes toujours sublime & que nous sommes sujets à détonner. Un Distillateur ordinaire fait des Liqueurs simples qui n'ont qu'un goût, un grand Artiste en compose qui ont tous les goûts. Ils étoient rares chez nos peres ces grands Distillateurs d'esprit, ils sont fréquens parmi nous: être *Bel Esprit* n'est plus une distinction.

Esprits vulgaires, vous objectez que cette fièvre épidémique peut préjudicier au commerce, que Carthage n'avoit point de Lycée, Athènes point de Douane. L'une

& l'autte avoient tort. Le Commerce est le nerf de l'Etat, comme l'Esprit en fait l'ornement: il s'agit de les concilier & c'est ce qui nous réussit. On croit nous fermer la bouche quand on dit que nos peres donnerent naissance aux Draps d'Abbeville & de Sedan, qu'ils perfectionnerent les Manufactures de Soie, qu'ils coulerent des Glaces plus belles & plus grandes que celles de Venise, que nous leur devons les Dentelles, les Tapisseries des Gobelins, le Fer blanc, l'Acier, la belle Porcelaine, qu'en même tems on vit naître les Compagnies des deux Indes, que la Mer fut couverte de Vaisseaux marchands, & que tout cela fut exécuté en six ans: c'est quelque chose. Mais compte-t-on pour rien l'exercice d'un commerce plus noble & plus fructueux? Les gens en place trafiquent de leur autori-

té, les grands de leur protection, le sexe de ses charmes, nos romanciers de leurs phrases. Cette dernière branche est plus considérable qu'on ne pense. On fait des balots d'esprit pour la Hollande, la Suisse & l'Allemagne; on en fait aussi des pacotilles pour l'Amérique. Ce Commerce est tout gain, parce qu'on ne donne rien pour, tirer beaucoup.

D'ailleurs ne sçait-on pas que l'industrie augmente le commerce, en élevant les choses au-dessus de leur valeur ordinaire. Un diamant travaillé est d'un autre prix qu'un diamant brut. Nous avons au moins doublé l'industrie du siècle passé. C'est surtout dans le commerce intérieur du Royaume qu'elle se rend sensible: tous les *Comestibles* se sont tellement perfectionnés, que sur nos tables une moitié vaut ce que valoit un tout, & au-delà.

On n'avoit pas alors dans les caves publiques le secret de faire des vins de Bourgogne avec le raisin d'Orléans, & même sans raisin. Une Compagnie célèbre a donné de si bons ordres pour améliorer le café & toutes les denrées orientales, que nous lui passons 50 pour 100, au lieu de 10 qu'elle gagnoit autrefois. Tous les Arts, ceux qui nous habillent, ceux qui nous logent, ceux qui nous meublent ont multiplié leurs profits. Ce n'est plus la matiere qui coûte, c'est la façon : qu'un Procureur écrive, qu'un Avocat plaide, qu'un Médecin fasse une ordonnance, la matiere est la même qu'anciennement, mais la façon est d'un prix décuple. Nous avons de vieux citoyens qui se souviennent d'avoir été riches, & qui se plaignent d'être pauvres, sans avoir perdu un sol de leur revenu ; c'est leur faute :
pourquoi

pourquoi manquent-ils d'industrie au milieu d'une nation où il y en a tant ? Il en est une qui se présente aux plus stupides, & qui passera sans doute de la Capitale aux Provinces ; cent louis prêtés dans un grand besoin peuvent doubler en moins d'un an. Si cette espece d'industrie manque aux gens de qualité faute de matiere premiere, en voici une autre. Vous avez besoin, Marquis, d'une somme ; appelez un Marchand, achetez à son mot de la dorure, de la soierie, du faxe ; vendez ensuite à moitié perte, l'autre moitié vous reste, le Marchand croit vous duper, il est votre dupe.

Il n'est pas surprenant qu'avec tant d'habileté nous soyons plus riches que nos peres. Un Artisan en bas de soie les eut étonné, une Bourgeoise en diamans les eut fait gémir, nos meubles valent mieux

que les maisons qu'ils nous ont laissées ; qu'un Financier eut bâti un des Palais que nous voyons , on l'auroit taxé ou dépouillé. Paris n'avoit point d'équipages : le Roi, ses Généraux & ses Ministres allerent à cheval à la conquête de la Flandre : aujourd'hui , grace à notre opulence , il n'est Commis des Vivres qui ne se rende à l'Armée en chaise de poste. On respiroit dans les Camps un air de simplicité qui ne donnoit pas grande idée de la Nation. La table du grand Turenne étoit servie en assiettes de fer , & le Marquis d'Hunieres fit une chose extraordinaire lorsqu'à la tranchée devant Arras , il fit voir de la vaisselle d'argent.

On ne connoissoit l'or qu'en monnoie , il n'étoit employé qu'à établir des Manufactures , qu'à construire des Ports & des Flotes,

qu'à élever des Monumens , qu'à circuler dans l'Etat. Nous le fixons, nous le travaillons pour la magnificence ; il se transforme en cent petits meubles qui distinguent la bonne compagnie ; il enrichit nos étoffes, il brille sur nos voitures & dans nos appartemens ; il a même passé aux anti-chambres ; un Laquais de l'autre siècle qui auroit tiré une montre d'or, eut été arrêté comme un voleur.

Devenus plus riches, il est naturel que nous répandions davantage. Chez nos peres la beauté sans fortune manquoit d'habit, chez nous elle est couverte de pierreries. Chez eux un cadet de famille étoit obligé de vivre d'une Lieutenance ; chez nous, qu'il se fasse connoître d'une Douairiere surannée, le voilà dans l'abondance. Chez eux les gens de livrée, après avoir vieilli dans le service,

se croyoient heureux s'ils se reti-
roient avec un petit nécessaire ;
chez nous ils parviennent : le por-
tier d'un homme en place aura un
portier à son tour.

Nos avantages sur eux se pré-
cipitent en foule au devant de ma
plume. Leurs hommes d'Etat n'oc-
cupoient qu'une place , & ils pen-
soient faire beaucoup s'ils la rem-
plissoient bien. Leurs Evêques ne
venoient que rarement se former
à la Cour. Leurs Prédicateurs ne
sçavoient pas orner l'Evangile.
Leurs Médecins sans équipage n'a-
voient rien de joli dans le propos.
Leurs Chirurgiens ne parloient pas
latin. Les Dames titrées étoient
maladroites à se fabriquer des gra-
ces & les Bourgeoises n'emprun-
toient d'elles que de faux agré-
mens : les Petits-Mâîtres mêmes
avoient un air gauche. La nature
étoit ingrate : le grand Condé nâ-

quit Général ; on s'étonna , il fut dans toutes les bouches. Nos petits Seigneurs *naissent* Capitaines & Colonels , à peine en parlons-nous.

J'ai entendu cent fois vanter les *Talons*, les *Bignons*, les *Lamoignons*, les *Seguiers*: ils regardoient les Magistratures comme des objets de la plus noble ambition : toute leur fortune n'étoit pas trop pour y monter. Notre âge est plus avisé ; nous ne destinons les grandes sommes qu'à l'acquisition des places de Finances : quand tout sera Financiers, le bonheur sera universel ; nous y tendons. Mais enfin quelle fut la gloire de ces héros de *Thémis*? On vit naître de leurs travaux le Code de la Marine , celui du Commerce , les Statuts pour les Manufactures , l'Ordonnance criminelle & civile ; ils réformèrent les Loix. Encore un pas ils fai-

soient un très-grand mal , ils détruiroient la chicane : elle a bien augmenté de forces : les detours du labyrinthe se sont multipliés sous notre génie ; l'art d'éterniser les procès est trouvé, tout le monde le voit : mais ce que tous les yeux ne voyent pas , c'est que la chicane au degré où nous l'avons porté , est un bien , plus grand que la réformation des Loix. On ne guérit efficacement les passions des hommes qu'en les tournant contre eux-mêmes. Les Citoyens comprendront enfin que demander justice , c'est se ruiner. On dit plus que jamais qu'il est plus sage de se laisser dépouiller d'une partie que de perdre le tout , cent propos pareils qui annoncent le dégoût des procès , on ne plaidera plus.

Ce n'est pas tout. Nous avons banni une foule de préjugés qui tourmentoient nos ayeux. Ils

croyoient que la protection ne donnoit pas le mérite ; que pour être Marquis il étoit nécessaire d'avoir un Marquisat ; qu'avant que de se galoner , il falloit avoir des habits ; que les dettes du jeu n'étoient pas les seules dettes d'honneur ; que les offres de service devoient signifier quelque chose ; qu'un Citoyen n'épousoit que pour lui ; qu'une Duchesse se deshonoroit aussi facilement qu'une Bourgeoise. Ils prenoient au tragique cent choses qui nous amusent , la liberté réciproque dans le lien conjugal , les inclinations d'arrangement , les conquêtes bruyantes des hommes à bonnes fortunes , la profusion d'un traitant , la mollesse d'un militaire , la frivolité dans les grandes places , le talent d'être méchant avec esprit , l'art de donner des ridicules , les plaisanteries sur la religion.

Nous en avons de la Religion plus qu'ils n'en avoient. Le Sage dit que *la langue parle de l'abondance du cœur*. La Religion n'est-elle pas le sujet de toutes les conversations, le propos le plus à la mode ? Il est à craindre qu'on ne se rouille sur les habits de goût, les vernis, les boîtes émaillées ; dissertations vraiment intéressantes pour un cercle. Les Filles de Port-Royal parurent tout-à-fait singulieres lorsqu'elles commencerent le Catéchisme ; aujourd'hui Curés & Evêques sont aux prises avec des Nones ou de riches Bourgeoises qui leur développent, une gazette à la main, le sens de l'Ecriture & des Peres.

Il est tout simple qu'avec plus de Religion nous ayons plus de Vertu. Nos Peres avoient peut-être plus de bonne foi dans le Commerce, plus de vérité dans

l'amitié, plus de fidélité dans leurs promesses, plus d'entrailles pour les malheureux, plus d'amour pour le bien public; Vertus de paganisme, disent fort bien nos Prédicateurs; Vertus qu'admiroit Athènes & l'ancienne Rome. Mais nous avons plus de Vertus chrétiennes: ce sont les seules bonnes. *Heureux ceux qui sont doux & traitables!* dit l'Evangile: on nous croiroit pétris de cire & de miel? *Heureux ceux qui ont soif de la Justice!* Notre langue s'attache à notre palais à force de l'appeller. *Heureux les pauvres!* Nous faisons mieux, nous endurons la faim sur des tas de bled; & quoique pour l'honneur de la nation nous nous couvrions de soie, d'or & de pierreries, nous nous refusons cent choses plus nécessaires. *Heureux ceux qui pleurent!* Nous regardons tout autour de nous; &

fortant de notre caractère national, nous oublions de chanter & de rire.

Il est une Vertu que tous les Fondateurs d'Ordres Religieux appellent à juste titre ; *La Vertu des Anges*, c'est le célibat. Nos peres en connoissoient bien peu la sublimité. Colbert osa encourager le mariage, & il fut généralement applaudi : on exempta de la Taille pour cinq ans les gens de campagne qui s'établiroient à vingt ans, & pour toujours un pere de famille qui auroit dix enfans. Nous avons abrogé ce règlement profane. Si nos Laboureurs se marient encore, c'est en moindre nombre, & ils craignent de multiplier. Cet amour du célibat fait encore plus de progrès dans les Villes. On y voit quantité de vierges de trente ans & de garçons de cinquante. On ne marie que les aînés, de peur que la

Nation ne périclisse tout-à-fait ; encore faut-il qu'ils ayent un nom à soutenir ou quelque maniment de deniers publics.

Enfin plus j'accumule nos avantages , plus j'en découvre , & je ne finis que parce qu'on finit même de louer un *Cresus* à sa table. Si j'osois dire que nos Peres avoient de plus belles perruques , des habits plus élégans , des meubles plus recherchés , des équipages plus lestes , une danse plus légère , un meilleur ton de complimens , on me lapideroit. Il y a mille bouches & autant de plumes qui publient que leur Architecture étoit plus noble , leur Pinceau plus fort , leur éloquence plus mâle , leur Poësie plus naturelle , leur Commerce plus florissant , leurs entreprises plus vastes , leur génie plus élevé , leurs héros plus grands ; & on n'interdit pas le feu & l'eau

(36)

à ces mauvais Citoyens qui nous
arrachent nos lauriers pour en
couronner des ombres qui ne s'en
foucient pas.





⁷
DÉCOUVERTE

D. E.

LA PIERRE
PHILOSOPHALE.



Ly a un mois que je balance ; travaillerai-je à perfectionner les *Pan-
ins*, ou à mettre la France à son aise ? Après avoir bien pesé ces deux grands objets ; le dernier m'a paru mériter la préférence : cette Capitale ne sera peut être pas de mon avis ; mais je demande la permission d'être singulier.

La guerre malgré les ressources de cet empire , nous appauvrit par

cette Règle d'arithmétique , que plus on ôte , moins il reste ; & le pain du peuple se trouve en proportion du plus au moins avec les Villes que nous prenons. Tel qui, avant la prise d'Ipres , en mangeoit deux livres par jour , n'en mange plus qu'une ; & si les grands en ont encore à discrétion , il est écrit sur le livre du Boulanger. Les impôts extraordinaires sont des maux nécessaires quand il faut acheter de la poudre à canon ; & je suis bien persuadé que le grand Monarque qui nous gouverne , s'il pouvoit sans impôts gagner des batailles , acheteroit encore à ce prix le titre de *Bien-Aimé*. Cela ne se peut en tout , mais en partie & singulierement sans *dixième*. Comment cela ? En taxant nos vices au lieu de taxer nos biens. J'entre en matiere.

Je suppose que le dixième mette

dans les coffres du Roi cent millions de livres par an: je force la mesure afin d'éviter les chicanes. Il est question de trouver cette somme dans le thresor de nos vices. Heureusement il est surabondant. Je n'en soumets que six à la taxe, qui étant ou plus répandus ou plus ordinaires aux riches, fourniront plus d'argent. Les voici. Le Parjure, la Médisance, le Larcin de l'honneur, l'Infidélité conjugale, les Dettes, les petites Maisons.

Taxe du Parjure.

Pour ôter toute équivoque, définissons clairement le Parjure. Nous entendons un mensonge confirmé par serment, soit devant un Magistrat, ou derriere un comptoir, dans les offres de service, ou devant deux beaux yeux. Exa-

minons quelle somme peut sortir de cette infirmité. Qu'il y ait seulement cent quarante mille personnes qui y succombent une fois chaque jour. La supposition doit paroître modeste, si l'on considère qu'il y a plus de douze millions d'habitans dans ce vaste Royaume, & encore plus modeste si l'on fait attention à la grande utilité du Parjure dans le commerce de la vie, dans toute sorte de trafic, dans les procès, dans les promesses obligantes qu'on ne tient pas, dans les conquêtes amoureuses que l'on médite. A sept sols six deniers chaque Parjure, est-ce trop? Il me semble que non. Quand pour sept sols six deniers on peut gagner un procès, faire périr son ennemi, doubler son commerce, acquérir la réputation d'homme obligant, vaincre une cruelle, c'est un argent avanta-

geusement placé. Reprenons.
Cent quarante mille personnes
payant sept sols six deniers, don-
nent la somme de trente-cinq mille
livres pour un jour. Par consé-
quent le produit de cette taxe
pour un an, est de dix-neuf mil-
lions deux cens quinze mille li-
vres.

Taxe de la Médisance.

Il faut de toute nécessité que
dans cette Nation il y ait une moi-
tié toute bonne & l'autre toute
mauvaise ; puisqu'une moitié est
toute occupée à médire de l'autre.
Il y a plus. Il faut encore que la
moitié qui étoit bonne hier soit
mauvaise aujourd'hui , puisque
celle dont on médisoit hier , est
aujourd'hui la *moitié* médisante.
C'est un prodige , mais on ne dis-
pute pas des faits. Voilà un fonds

abondant pour le thresor public. En effet à supposer seulement un million de Médifances par jour de la pointe de la Bretagne jusqu'au Rhin, & de la Flandre jusqu'à la Méditerranée, à trois sols chaque Médifance. Un jour donne cent cinquante mille livres, & un an donne cinquante-quatre millions neuf cens mille livres.

Cependant pour marquer au beau sexe l'attention qui lui est due, n'en exigeons que la moitié de la taxe, & même accordons lui chaque jour vingt Médifances gratuites; si les hommes se plaignent de cette inégalité, qu'ils considerent que la Médifance est un talent qui n'est point naturel à notre sexe; mais un art acquis & forcé dont tous les actes sont par conséquent bien volontaires, & par la même, selon la plus saine Théologie, bien coupables. Au

lieu que la nature a placé dans la langue féminine un ressort toujours agissant, plus prompt que la pensée, un nerf extrêmement sensible qui tressaillit au moindre défaut du prochain. Qu'ils considèrent encore que si on taxoit les Dames dans toute la rigueur, ce seroit peut-être les condamner à un silence perpétuel. Quel mélancolie se répandroit sur tout le Royaume?

Ainsi en faveur de cette raisonnable diminution, réduisons le produit annuel de la taxe à moitié. Reste encore vingt-sept millions quatre cens cinquante mille livres.

Taxe du Larcin de l'Honneur.

Il s'agit dans cette taxe de cette espece d'honneur que notre sexe vole à l'autre malgré son extrême

vigilance , de cet honneur qui se conserve communément après être perdu , & qui renaît pour être encore volé ; de cet honneur enfin qui est plus précieux avant qu'il soit engagé qu'après. Je le prends ici avant tout engagement. L'infidélité dans le mariage mérite bien une taxe à part.

Je crois sans exagérer que dans une nation où il y a tant de voleurs & point de verroux , il se fait bien cent mille vols en vingt-quatre heures , jour ou nuit. Voilà donc cent mille coupables sujets à la taxe. Que chaque vol soit taxé à vingt sols , je vois cent mille livres entrer chaque jour dans les coffres du Roi. Ce qui produit la somme de trente-fix millions fix cent mille livres par an.

Taxe de l'Infidélité conjugale.

Dans une Nation ou il y a douze millions d'habitans , il y a environ trois millions de mariages. Parmi tant de mariages on peut compter dix mille jeunes femmes unies à de vieux maris , dix autres mille dont les maris ont des maîtresses , la vengeance est douce ; cinq mille associées à des maris bourrus , & enfin cent mille femmes aimables répandues dans les Villes à garnison , ou à portée des Colléges , des Chapitres & des Abbayes. Que de ce nombre total qui nous présente cent vingt-cinq mille femmes dont la vertu est en souffrance , il sorte seulement cinquante mille Infidélités chaque semaine pour le bien public , à une livre dix sols l'Infidélité. Cette taxe produira par an trois

millions neuf cent mille livres.

On fera peut-être surpris de ce que dans un si grand Royaume où les maris sont si traitables, nous réduisons les Infidélités à un si petit nombre, d'autant plus que Boileau de son temps ne comptoit que quatre femmes fidèles dans cette Ville immense; mais au Par-nasse on ne se pique pas de calcul.

D'ailleurs je crois à propos d'exempter de cette taxe la bonne Ville de Paris, pour deux raisons. La premiere est qu'il paroît juste de favoriser les étrangers qui y apportent leur argent; cet impôt pourroit rendre les femmes moins obligeantes. La seconde est que la Capitale donnant ordinairement le ton à l'Etat, il est bon qu'elle ne soit point gênée dans ses leçons, afin que le reste du Royaume en les pratiquant, rende davantage au thresor public.

L'on n'entend pas soumettre à cette taxe les femmes qui auront une notable difformité, une bosse, par exemple, des yeux chassieux, une maigreur frappante, &c. ni celles qui parlant à leur miroir conviendront de bonne foi de leur laideur, ni enfin celles qui auront passé cinquante ans. Quant aux hommes on exempté ceux qui auront atteint soixante & dix ans.

Taxe sur les Débiteurs.

Avoir des dettes en France, est un titre de noblesse, & même de grandeur. Le Sacristain d'une Cathédrale avec cent pistoles d'appointement, a encore un louis le 31 Décembre, qui ne doit rien à personne; mais son Evêque qui a depuis dix ans cinquante mille livres attachées à sa mitre, devrait encore ses Bulles, si Rome faisoit

crédit. Un Bourgeois avec deux mille écus de rente, élève six enfans; vis-à-vis de lui loge un grand Seigneur qui n'en a qu'un, avec cent mille écus, & il doit à tous les métiers. C'est un privilège des grandes conditions. J'en bénis le Ciel, cet impôt ne chargera pas le peuple.

Cela étant, comptons les grands, les excellences, les éminences, tous les Monseigneurs, & généralement tous ceux qui occupent des places élevées dans la Monarchie. N'en portons le nombre qu'à deux cent mille. Supposons favorablement qu'il n'y en ait qu'une moitié chargée de dettes, voilà cent mille débiteurs. Taxons les à dix sols par jour, seulement pour les faire souvenir de leurs créanciers. Un an donne la somme de dix-huit millions trois cent mille livres.

Il paroît raisonnable d'exempter de cette taxe ceux qui n'auront que des dettes du jeu, & ceux qui donnent tous les ans dix mille livres aux pauvres.

Taxe sur les petites Maisons.

Voici encore une espece de taxe qui ne tombe point sur le peuple : elle est donc bien dans les principes de l'humanité. Pour avoir une grande Maison, il ne faut que trente mille livres de rente. Mais pour en avoir une petite, il en faut cent mille, à bon marché faire. C'est ordinairement un asyle de plaisir & d'abondance. N'est-il pas juste d'y prendre quelque chose pour le bien public ? De compte fait il entre dans une petite maison douze agréables & quatre femmes par semaine, ou la même quatre fois. Le Propriétaire payera une livre

par homme , & trois livres par femme , n'y entrât-elle que pour faire des nœuds.

Ainsi cinq cent petites maisons , à vingt-quatre livres par semaine , donneront six cent vingt-quatre mille livres pour un an.

Les jours où le Propriétaire ira souper dans sa petite maison , avec sa femme , ses enfans ou son Curé , ne seront pas sujets à la taxe.

Jettons à présent un coup d'œil sur le produit de ces différentes taxes , & voyons si elles peuvent remplacer le dixième.

Produit	du Parjure	19215000
	de la Médisance	27450000
	du Larcin de l'honneur	36600000
	de l'Infidélité conjugale	39000000
	des Derres	18300000
	des petites Maisons	624000

Total. Cent six millions	
quatre-vingt-neuf mille livres	106089000

Le produit du dixième n'étant	
que de cent millions , ci	100000000

Voilà un excédent de six millions quatre-vingt-neuf mille livres, qui sera destiné à payer les Officiers qu'on emploiera dans la nouvelle ferme.

On me demandera peut-être les moyens de lever ces taxes : ce seroit chasser sur les terres des Fermiers-Généraux. Il me suffit de leur avoir montré le lièvre, je laisse à leur industrie le soin de l'attraper. S'ils le manquent, je ne refuserai pas mes conseils. Qu'il me soit seulement permis d'ajouter deux mots pour faire mieux sentir l'utilité de ce grand projet.

Je ne l'ai d'abord présenté que comme un fonds propre à supprimer le dixième en le remplaçant, comme une ressource en temps de guerre ; mais on s'apercevra aisément que la taxe

par homme , & trois livres par femme , n'y entrât-elle que pour faire des nœuds.

Ainsi cinq cent petites maisons , à vingt-quatre livres par semaine , donneront six cent vingt-quatre mille livres pour un an.

Les jours où le Propriétaire ira souper dans sa petite maison , avec sa femme , ses enfans ou son Curé , ne seront pas sujets à la taxe.

Jettons à présent un coup d'œil sur le produit de ces différentes taxes , & voyons si elles peuvent remplacer le dixième.

Produit	{	du Parjure	19215000
		de la Médifance	27450000
		du Larcin de l'honneur	36600000
		de l'Infidélité conjugale	39000000
		des Dettes	18300000
		des petites Maisons	624000

<i>Total.</i> Cent six millions	
quatre-vingt-neuf mille livres	106089000

Le produit du dixième n'étant	
que de cent millions , ci	100000000

Voilà un excédent de six millions quatre-vingt-neuf mille livres, qui sera destiné à payer les Officiers qu'on emploiera dans la nouvelle ferme.

On me demandera peut-être les moyens de lever ces taxes : ce seroit chasser sur les terres des Fermiers-Généraux. Il me suffit de leur avoir montré le lièvre, je laisse à leur industrie le soin de l'attraper. S'ils le manquent, je ne refuserai pas mes conseils. Qu'il me soit seulement permis d'ajouter deux mots pour faire mieux sentir l'utilité de ce grand projet.

Je ne l'ai d'abord présenté que comme un fonds propre à supprimer le dixième en le remplaçant, comme une ressource en temps de guerre ; mais on s'apercevra aisément que la taxe

des vices peut tenir lieu de tout impôt, paix ou guerre. En effet, fix vices seulement nous donnant plus de cent millions, combien nous donneront vingt? Combien nous donneront trente, qu'on pourroit encore taxer, & taxer avec moins de modération? Que fera-ce encore, si on veut imposer nos ridicules? Je n'offre qu'une esquisse, d'autres feront le tableau. Un nouvel avantage, c'est qu'en taxant les vices, au lieu de taxer les biens, il n'y aura personne de taxé, que ceux qui voudront bien l'être. Ce qu'on paye volontairement, on ne croit pas le payer. Enfin un dernier avantage, c'est que généralement parlant, le peuple ne payera qu'un ou zéro, tandis que les riches payeront mille.

Il ne se présente qu'une objec-

tion raisonnable , la voici : si la taxe sur les vices venoit à corriger la nation , à répandre la vertu dans tous ses membres , que deviendroient les fonds publics ? Je réponds que cela n'arrivera jamais , parce que j'aurois plus fait que Moïse , le Messie , l'Evangile & les Apôtres.

Je finis en protestant à toute la France que je ne demande pas un sol pour la mettre à son aise, pas seulement l'exemption de la taxe. Trop heureux si j'ai servi ma patrie. Je renonce même à la gloire flatteuse de l'invention. C'est le Docteur Swift qui enfant ce grand projet , qui le proposa aux Anglois : mais , ou ils manquerent de lumieres ou d'amour pour le bien public. Le François a les deux en abondance.

(54)

Je demande à présent si une
source d'argent toujours coulan-
te , n'est pas la vraie Pierre Phi-
losophale?





L'ANNÉE

MERVEILLEUSE.



N a beau dire , l'Astrologie est une vraie science. L'Univers en sera convaincu par la merveille des merveilles. Les hommes seront changés en femmes , & les femmes en hommes. Ce sera le premier Août de l'année courante qu'arrivera cette étonnante métamorphose , jour de la conjonction de cinq planètes qui se cherchent dès la naissance du monde , sans avoir pu encore se rencontrer.

Les Anciens ont prévu ce grand

événement , ils ont été sifflés , les
 rieurs vont être pour eux. L'E-
 gypte l'avoit gravé sur un obé-
 lifque en caractères hieroglyfi-
 que : *un Forgeron donnoit son*
marteau à une femme , & la femme
lui tendoit sa quenouille. Thalès
 de Millet , qui avoit connoissance
 de cet hieroglise , après y avoir
 appliqué les Calculs Astronomi-
 ques , s'écrie : *les hommes fileront*
donc , & les femmes forgeront.
 Anaximandre persuadé par son
 orgueil , qu'un homme étoit plus
 qu'une femme , exprime cette
 transformation en termes algé-
 briques : *alors , dit-il , la quantité*
négative sera changée en quantité
positive , le moins en plus & le plus
en moins. Le divin Platon ne se
 contente pas d'annoncer ce pro-
 dige , il en décrit encore les pré-
 ludes : *la nature , ce sont ses pa-*
roles , commencera son ouvrage

les
l'E-
bé-
yfi-
son
nme
alès
nce
voir
mi-
ron
ont.
son
plus
ette
gé-
ntité
ntité
plus
e se
pro-
pré-
pa-
rage

par la partie la plus difficile, avant
de changer les corps, elle changera
les idées & les inclinations.

Ouvrons les yeux, suivons la
nature, & nous appercevrons les
progrès qu'elle a déjà faits. Ne
voyons-nous pas que le goût de
la parure se perfectionne dans les
hommes ? Autrefois les Dames
étoient seules à leur toilette ; au-
jourd'hui le Magistrat quitte *Bar-
tole*, le Guerrier *Polybe*, l'Abbé
les *Docteurs de la Loi* pour y vo-
ler. Respectons la nature : c'est
un avant-goût de leur prochaine
transformation qui les mene ; ils
vont à l'école, & ils professent
déjà avec distinction dans les cer-
cles : paroli aux rubans, aux pom-
pons, aux aigrettes, à toutes les
modes. Ils vont plus loin, ils exer-
cent cet art avec une patience
qui m'impatienta beaucoup l'au-
trejour. J'avois à parler à un Juge

de vingt-cinq ans , je voulois du particulier , on l'habilloit , il me convint d'effuyer tout le spectacle , qui consumma plus de temps qu'il n'en falloit pour rapporter mon affaire ; je crus qu'il étoit assigné chez une Duchesse pour faire assaut de frisure & d'odeurs. Un Parfumeur m'assure qu'il débite de l'eau de miel , de l'ambre , de la poudre à la maréchale , autant pour homme que pour femme. Les hommes se flatent-ils d'être hommes encore long-temps ?

Ne voyons-nous pas que la minutie les amuse , que la minauderie leur devient naturelle , que la tracasserie les gagne , que le caprice s'empare de leur être ? Nous pouffons jusqu'aux vapeurs ; je tirai dernièrement mon flacon pour un Seigneur à qui son Intendant rendoit des comptes ; & si toutes ces altérations ne se mon-

trent pas encore si sensiblement dans les hommes du peuple , c'est que ces masses grossieres ne sont pas si dociles au ciseau de la nature. Le temps amenera tout.

Que desormais notre surprise cesse donc en voyant des individus mâles en boucles d'oreilles faire de la tapisserie , donner audience dans leur lit à midi , interrompre un discours sérieux pour converser avec un chien , parler à leur propre figure dans une glace , caresser leurs dentelles , être furieux pour un magot brisé , tomber en syncope sur un perroquet malade , dérober enfin à l'autre sexe toutes ses graces. Une puissance supérieure l'a voulu ; les goûts sont changés , & comment ne le seroient-ils pas , puisque les idées le sont , puisque les facultés de l'ame sont attaquées ?

On ne peut plus le dissimuler ,

Le bon sens dans les hommes tourne en faillies , la mémoire en magasin de menus propos , l'imagination en feu d'artifice. Ils parlent , ils écrivent si légèrement qu'ils semblent n'avoir rien écrit , ni rien dit ; ou s'ils disent , ils disent trop. Ce qui n'est qu'un peu difforme , est à faire horreur , ce qui est médiocrement bon , est délicieux ; ce qui n'est qu'ébauché , est du dernier parfait , en bien ou en mal ils escaladent tous les superlatifs ; ils sont enchantés , comblés , furieux , sur des choses qui n'auroient pas causé la moindre émotion dans leurs ayeux , mais seulement dans leurs ayeules.

Critiques impitoyables en qui la nature n'a peut-être pas encore tant avancé son ouvrage , ne croyez pas vous soustraire à son pouvoir : il est juste qu'elle commence par les importants de l'es-

pece : supportons nos freres ;
bientôt nous leur ressemblerons ,
nous serons femmes , & par con-
tre-coup les femmes se change-
ront en hommes. Nous en voyons
aussi des symptômes trop évidens
pour nous refuser à cette créance.

Trois choses sur-tout avoient
paru distinguer notre sexe du leur :
*Parler peu , penser beaucoup & do-
miner.* Ces attributs ont passé aux
femmes. Elles parlent moins. Der-
nierement dans un cercle j'en
comptai six qui ne desserrèrent
les lèvres que pour rire , tandis
que deux élégans Marquis pi-
rouettant de l'une à l'autre , com-
posoient un dictionnaire. On re-
marquoit pourtant à leur discours
qu'ils n'avoient pas l'âge de rai-
son ; que feront-ils quand leurs
organes auront plus de consistance ? L'Eglise , on ne le croiroit
pas , est un lieu qui met la langue

en mouvement , puisqu'on y voit communément les Cavaliers avoir cent choses à se dire. Les Dames s'y taisent ; mais ce sont les maris principalement qu'il faut consulter en cette matiere. Ils conviennent assez généralement que , hors les occasions de demander & de quereller , leurs moitiés n'ont rien à leur dire ; & dans les compagnies on s'apperçoit qu'elles gardent le silence , à moins qu'il ne faille corriger les défauts du prochain.

Si elles parlent moins , elles pensent davantage. Les hommes étoient en possession de juger les Livres ; aujourd'hui c'est au tribunal des femmes qu'ils prennent de la valeur , ou tout au moins la juridiction est partagée ; ce ne seroit rien : elles sont auteurs ; la poésie légère n'est plus qu'un jeu de leur premiere jeunesse ;

elles ont embouché la trompette de *Milton* ; elles laissent aux hommes la fabrique des romans, pour donner des modèles de Lettres & des Anecdotes sur l'Histoire; elles ont même forcé le Sanctuaire des Sciences; est-on encore étonné de les voir, la sphère dans une main & le compas dans l'autre, mesurer ou arranger le monde, de les voir anatomiser l'ame, ou fouiller dans le sein de la matiere pour y trouver des *Monades*, & accréditer *Leibnitz* ? Si elles nous parlent Grace, Prédestination, si elles commentent *S. Augustin* : un Moliniste de mauvaise humeur nous dit que c'est *l'esprit infernal* qui les guide : qu'est-il besoin de recourir à un inconnu ? Il parleroit juste en disant que c'est l'esprit de l'homme qui s'empare de la femme. D'ailleurs leur jugement devient si solide, que

la plûpart des emplois & des dignités se distribuent à leur gré : excellente qualité pour les mener à la domination.

Elles dominant en effet ; il est de notoriété que nos jeunes gens ne font que des pendules où les femmes marquent les heures , celles du jeu, du spectacle, de la promenade , des grands & des petits soupés : l'âge mûr ne se soustrait pas à cet empire , ni l'importance des emplois. Une fille de seize ans dit à un homme de quarante , au lieu d'examiner dans votre cabinet , si ce malheureux conservera sa fortune ou la perdra , regardez-moi tous les jours pendant plusieurs heures ; il la regarde : aimez-moi plus que votre femme ; il y consent : ruinez-vous pour moi ; il se ruine : les Autels & le Notaire avoient semblé assurer aux maris la domination ; la :

nature franchit la barriere, & donne aux femmes le premier rolle. On va voir *Madame*, faire la partie de *Madame*, dîner avec *Madame*, *Madame* est servie, le mari peut s'absenter : c'est un personnage qu'on double aisément.

Cet empire domestique les conduit par degrés au gouvernement des états. La nature a bien sçu ce qu'elle faisoit en inspirant aux Législateurs, en vue de la grande métamorphose, de faire tomber les couronnes eu quenouille. Le sexe occupe déjà deux trônes en Europe : par les loix, si les conjonctures s'étoient trouvées, il en occuperait fix ; & une sage République vient tout récemment de lui déférer le Stathouderat : aussi les Dames ignorent-elles aujourd'hui les détails de ménage : ont-elles tort si la nature les eleve au-dessus d'elles-mêmes ?

On peut ajoûter un quatrième distinctif qui a passé également aux femmes. L'homme n'a jamais voulu être gêné dans ses amours ; ou les loix lui ont permis plusieurs femmes , ou il se les permet lui-même. Les femmes au contraire attachées à un seul mari, s'y tenoient assez fidèlement ; mais en approchant de leur transformation , elles ont élargi leur cœur & étendu leur liberté.

Voilà donc les idées & les inclinations changées dans les deux sexes : le plus fort est fait , il a fallu du temps ; mais le changement des corps sera l'affaire d'un moment : je me trompe peut-être , car des connoisseurs prétendent que la nature a déjà frappé les premiers coups. Il est évident , disent-ils , que la constitution de l'homme s'affoiblit ; ses pieds n'ont plus de force , il passe sa vie sur un

lit, dans un fauteuil, ou dans un
carrosse: encore est-il souvent ex-
cedé. S'il en est nombre qui mar-
chent encore, on sent bien que
c'est un parti violent arraché par
l'infortune, les riches ne marchent
plus: aussi a-t-on abandonné la
paume, le mail, & tous les jeux
qui demandent des pieds & des
bras. On ne peut plus supporter
le vin, la mesure de nos peres est
retranchée de moitié, il faudra
taxer l'eau; on devient également
incapable des nourritures solides;
heureusement les cuisiniers ont
imaginé des sublimés de viande,
& des crêmes, encore deux repas
furchargent-ils. Rien de si com-
mun que d'entendre dire à des
vieillards de vingt ans qu'ils sont
usés, & ils n'ont rien fait: ils sont
réduits à payer des mains pour
les habiller. Avec tant de foi-
blesse, comment partir pour la

guerre? Le remede est trouvé; on court la poste entre deux draps.

Il y a long-temps que cette foibleffe travaille à dépeupler la terre. Qu'on lise l'Histoire, on ne trouve pas la cinquantième partie des habitans qui y étoient du temps de *César*; & si la fécondité se perd, ce qu'on remarque sur-tout dans les premières familles, où à peine compte-t-on un héritier, n'est-ce pas parce que la nature dans la crise où elle se trouve aujourd'hui, devient équivoque? Il suffit pour ses vues qu'il y ait encore des moitiés & des quarts d'hommes. Enfin, soit qu'on examine en nous le genre nerveux, qu'on nous mesure ou qu'on nous pese, on trouve bien du déchet d'âge en âge; & si les anciens Gaulois revivoient, ils demanderoient à l'étiquette de

vé, nos visages, *pourquoi nous por-*
 eux tons barbe. Il leur seroit aisé de
 nous faire ce mauvais compli-
 foi- ment : ils étoient éloignés de plus
 la de dix siècles de la grande méta-
 on morphose, & nous y touchons.

Mais à mesure qu'un sexe s'affoiblit, l'autre prend des forces. Qu'on le nomme encore *le beau sexe* : Adonis de la nation, ce n'est pas la peine de lui disputer ce titre pour le peu de temps qui lui reste à en jouir : mais qu'on ne le nomme plus *le sexe foible*. La Champagne convient que son commerce est plus soutenu aujourd'hui par les femmes que par les hommes : ce vin pétillant ne mouffe que pour elles. Les liqueurs qui ont plus de force, trouvent leur estomac encore plus fort. Menez-les d'un festin à un bal, elles percent la nuit dans un mouvement perpétuel : un robuste

artisan en feroit anéanti. Elles sentent si bien la force qui croît en elles, qu'elles ont quitté la défensive: elles attaquent. Il est vrai que ce courage mâle n'a encore gagné que le haut & le bas étage; mais lorsque le feu est au premier & au cinquième, le milieu de l'édifice n'est pas loin de l'embrasement. Et je ne sçais si, en ôtant l'enduit de couleurs qu'elles s'appliquent, nous n'appercevriens pas des signes de force sur leur visage, leur peau s'épaissir, leurs traits grossir, & la barbe germer. N'est-ce point l'envie de cette découverte qui engage tous ces gens à lunettes à les observer si curieusement dans les spectacles? Les nuances se frapperont, laissons faire la nature. Si les ames sont changées, les corps ne résisteront pas à son action victorieuse: je le répète; le premier Août,

les femmes demanderont des chapeaux , & les hommes des cornettes.

Gardons-nous de rire lorsque nous verrons une Bourgeoise plaider au Châtelet, & son Mari monter une garniture ; une Femme de l'ancienne robe prononcer des Arrêts , & un Président faire des nœuds ; une Comtesse donner un Mandement, & un Prélat en couche ; une Duchesse au Conclave, & un Cardinal demander le tabouret.

Apprenez , rieurs imprudens , que la nature ne fait rien de ridicule ; & voici de quoi vous donner du sérieux mêlé d'une joie respectueuse ; apprenez qu'elle se sert de cette transformation pour rendre la liberté & la tranquillité à l'espèce humaine. Aux grands maux les grands remèdes : il y a sur la terre environ quatre mil-

lions de Héros , dont les uns mangent cinq sols par jour , les autres cinq louis pour mettre tout en confusion : le fer à la main , & roulant du canon devant eux , ils se rendent maîtres de notre liberté , de nos fortunes & de nos vies. Enfans de violence votre règne est passé ; vous demanderez bientôt des quenouilles , & les femmes , quoique revêtues de votre sexe , ne ceindront pas vos épées ; car il faut remarquer avec tous les Philosophes que la nature , malgré l'étendue de son pouvoir , ne peut pas changer les essences. Or il est évident que l'essence de la femme est la douceur ; ses autres qualités peuvent bien s'altérer dans le creuset de la nature ; mais l'antipathie pour l'arme à feu , pour l'arme blanche , pour tout ce qui peut tuer ou blesser , la douceur en un mot en sortira sans altération.

altération. C'est un caractéristique, c'est un immuable; le sexe malgré sa transmutation se souviendra toujours avec complaisance qu'il fut fait pour multiplier & non pour détruire.

Delà on peut annoncer la paix générale & perpétuelle, d'autant plus que si par une singularité contre nature, il se trouvoit sur le trône un de ces nouveaux hommes qui fut enclin à la guerre, que pourroit-il avec une armée de moutons? Un Souverain qui est aimé, le doit à lui-même; mais il n'est à craindre que par la force de ses sujets. Qu'on ne m'objecte pas les Amazones: l'Histoire ne convient pas du fait; & au pis aller, c'est un Phénomène qui n'a plus reparu, tant il étoit contre le système général.

Cette guerre qui désole l'Europe touche donc à sa fin. Que d'é-

quipages perdus, que de mouvemens inutiles pour la campagne prochaine? Peut-être le cas d'une bataille tombant justement au premier Août, on verra deux armées, qui la veille étoient si formidables, jeter leurs armes pour courir plus légèrement aux *Toiles de Hollande*, aux *Perses* & aux *Mouffelines*. Russiens, qui marchez depuis trois ans, c'est bien la peine d'arriver précisément pour acheter des jupes.

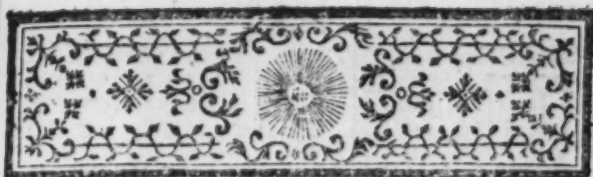
Ce n'est pas tout. La grande transformation n'influera pas seulement sur la paix des nations, mais encore sur le repos des familles. Les nouveaux hommes auront pour leurs femmes l'indulgence qu'ils demandoient dans leur premier état. Ils leur passeront la passion des dentelles, la fureur des diamans, la coquetterie, l'ennui qu'inspire un mari, les fan-

raïfies, les maladies de commande, & tant de bagatelles qui troublent la paix des ménages. Ils n'affecteront point la fupériorité qui les bleffoit tant. Tout fera dans l'ordre. Que diroit ce Docteur Allemand, s'il vivoit, qui ofa imprimer un Livre avec ce titre: *De l'Excellence de la Femme fur les autres animaux*? Le sot! Il feroit le Loup de la Fable. Que diroit Mahomet! Excluroit-il encore les Femmes du Paradis? Le Prophète s'occuperoit fans doute à refondre l'Alcoran.

Mais j'entends les Incrédules du fiécle, s'écrier malgré l'Aftrologie & la parole de la nature: comment s'attendre à ce prodige? Comment le croire? Il n'en feroit pas un s'il étoit cru aifément. Combien d'événemens que la feule expérience peut perfuader? S'attendoit-on qu'une Ville im-

menſe en pleine guerre & en
pleins impôts , ſ'amuſeroit ſix
mois d'un *petit homme de cartes* ?
S'attendoit-on à la découverte de
la *Pierre Philoſophale* ? S'atten-
doit-on à une *Stahoudereſſe* ? S'at-
tendoit-on enfin qu'un Jéſuite er-
reroit ; & pour comble , qu'il ſe
retracteroit avec l'humilité de ſon
état ? Tous les ſiècles ſentiront le
bienfait ineffable de l'Année Mer-
veilleuſe.





LA MAGIE DE' MONTRE'E.

QUE fais-tu, Ben-Josué?
N'oublies-tu point un
Rabin qui t'a élevé, &
un Ami qui te porte dans son
cœur? Que tu es heureux de vivre
dans cette Isle inconnue, où nos
Peres chercherent un asyle contre
la persécution des *Nazaréens*! Ne
crains pas que j'en révèle ni le
nom, ni la situation. Je me sou-
viens du terrible serment qui nous
lie. Le Ciel permettra sans doute
que les profanes en ignorent. à ja-
mais le chemin: c'est l'unique
moyen de conserver nos loix &

notre bonheur. Plus je voyage , plus je bénis notre sort. Je t'ai écrit d'Espagne, où j'aurois mieux aimé passer pour assassin , que d'être reconnu Juif. Me voilà dans la Capitale de l'Empire François. Croirois-tu qu'elle est peuplée de *Magiciens* ? J'étois persuadé que ceux qui combattirent contre Moïse , n'avoient point laissé de successeurs. Ceux-ci ne se mêlent pas des affaires du Ciel : ils employent les diables pour leur fortune & pour leurs plaisirs.

Conçois-tu, par exemple, qu'un homme en douze lunes puisse manger cinq cent bœufs & huit mille moutons ? Que n'étois-tu dernièrement avec ton ami dans une promenade publique ! Tu t'en serois convaincu.

Un Citoyen richement vêtu, l'épée au côté, un diamant au doigt, jouant avec une boîte d'or , d'où

il respiroit une poudre inconnue dans notre Isle, vint prendre place auprès de moi. Vous êtes sans doute, lui dis-je, un Grand de la Nation? *Et vous, vous êtes bien étranger*, me répondit-il : *je me contente de servir un Grand, je suis son Maître d'Hôtel ; c'est-à-dire, chargé de pourvoir à sa table.* Vous n'avez donc guère à faire, repris-je, car il faut peu de chose pour vivre. *Peu de chose!* s'écria-t-il? *Sçavez-vous qu'en rendant mes comptes de l'année dernière, il se trouva que Monseigneur avoit mangé cent mille écus.* Prends la plume, Ben-Josué (tu connois par le change les monnoies de l'Europe) soustrais cent mille livres pour le pain, le vin, les liqueurs & le fruit; tu trouveras que ce Grand a dévoré en si peu de tems ce nombre prodigieux de bœufs & de moutons; ou s'il a vécu de volaille & de gibier, on est

effrayé du calcul. Oh ! certainement cela n'est pas naturel. Si un enfant de *Noé* avoit eu cet appétit dans l'*Arche*, penses-tu que la terre auroit pu se repeupler d'animaux ? Avant de quitter mon homme , je lui fis encore deux questions : vraisemblablement votre Maître est unique dans son espece ? *Point du tout*, me dit-il ; *il n'est pas le vingtième en cette Ville ; & s'il se contentoit de cent mille livres pour sa table , il ne seroit pas le centième*. Mais leurs revenus peuvent-ils suffire à cette faim furnaturelle ? *Qu'importe , ceux des autres y suppléent*.

J'ai appris depuis que les Créanciers ne peuvent rompre un enchantement qui les pousse à prêter toujours , & qui les arrête dans les antichambres quand ils vont pour recevoir. Te dire en quoi consiste ce fortilège , cela me passe ; à moins que ce ne soit dans certains

rubans bleus ou rouges , où dans l'image du soleil que les Grands portent sur leurs habits.

Il est ici une autre espece d'hommes qui font les singes des Grands ; & ils poussent si loin l'imitation , que souvent ils les surpassent. Ils étoient nés avec un petit estomac qui s'élargit prodigieusement à mesure qu'ils manient les deniers publics. Il faut qu'ils soient plus magiciens que les vrais Grands ; car en mangeant autant qu'eux , loin de devoir , ils ont toujours de quoi prêter. J'ai oui parler d'une pièce volante qui revient toujours à son maître : je les soupçonne de l'avoir. Ils n'égalent pourtant pas les Grands en tout , pas même la noblesse.

Ne vas pas t'imaginer qu'on entende ici par noblesse ce qu'on entend dans notre Isle, *la vertu & les talens*. Je ne sçais si tu me com-

prendras : c'est un mérite qui coule avec le sang, quelque gâté qu'il soit. Parmi cette Noblesse il y a des *Comtes*, des *Marquis* & des *Ducs*. Tremble, Ben-Josué, ces noms sont magiques. A-t-on besoin d'un Héros, d'un Pontife ou d'un Ambassadeur ? On les prend dans les familles qui portent ces noms-là ; & aussi-tôt les voilà revêtus de toutes les qualités nécessaires à leurs emplois, sans doute ; car cette nation est trop éclairée pour se laisser commander & enseigner par des gens sans capacité, ou pour leur confier ses plus grands intérêts. Que dis-tu de cette capacité qui vient de la combinaison des lettres ? Verrois-tu sans étonnement un Guerrier de quinze ans mener au combat des Capitaines de soixante, qui seroient des *Gédéons*, si avec beaucoup de blessures, d'application & d'expérien-

ce, ils portoient un autre nom.
Et-ce là du naturel ?

Dans l'ordre des Juges l'enchantement est auffi fort. Un fils hérite des lumieres ainfi que de la charge de fon pere. Cet adolescent a végété vingt ans : le jeu, les spectacles, des habits, des chiens, une maîtrefse, ont rempli toutes fes heures. Le pere meurt ou fe demet : le bambin est Juge. Il connoît à l'inftant tous les principes du Droit écrit, toutes les Loix, les Coutumes & la Jurifprudence. Si cela n'étoit pas, comment décideroit-il de la fortune, de l'honneur & de la vie de fes Concitoyens ? Que penfes-tu de cet héritage de fcience ? Le trouves-tu dans la nature ?

Je fens néanmoins une contradiction auffi furprenante que l'enchantement même. La magie forme un Juge dans un moment; mais

elle ne peut pas faire un Avocat ; du moins ne l'a-t-on pas vû jusqu'à présent. Cet homme fait pour parler, tandis que le Juge écoute, n'y réuffit, comme dans notre Isle, qu'à force d'étude, de méditation & d'exercice. Ce n'est pas même la seule espece exceptée. Il est des Sociétés de Gens de Lettres sous le nom de Collége, d'Université ou d'Académie, sur lesquelles l'enchantement n'a pas plus de prise. Je ne vois pourtant pas pourquoi dans ces quatre especes on n'hériteroit pas de la place & de la science, puisque cela arrive dans la Magistrature. On peut tout espérer du temps. Il viendra peut-être un Magicien supérieur à tous ceux qui vivent, qui opérera ce prodige.

Je t'ai parlé des Grands: la Magie les sert bien. Comme ils ne peuvent être grands qu'aux dépens du peuple, elle persuade au peuple

que l'esprit, le cœur, l'air, le langage, les connoissances, en un mot que tout dans les Grands est aussi grand que le nom. Elle va plus loin ; elle lui ôte le sentiment de ses plus chers intérêts ; elle lui démontre que les poissons, les oiseaux, les animaux des forêts, n'appartiennent pas à ceux qui les prennent ; qu'il doit labourer, semer, recueillir, & n'avoir rien dans ses greniers. Aussi dans un Etat qui se glorifie d'être le plus riche de l'Europe, & dans la Ville la plus riche de l'Etat, je trouve à chaque pas des citoyens qui me demandent du pain, & qui poursuivent leurs freres jusques dans les Temples.

Je ne sçais si c'est pour se venger, que le peuple exerce à son tour la Magie sur l'esprit des Grands. Parmi ce peuple il en est qui sont occupés à les servir dans leurs mai-

sons : chargés d'emplètes ils disent à leurs Maîtres que trente font soixante , & les Maîtres le croient. D'autres leur fournissent des marchandises qui se doublent, ou s'allongent au moment qu'on les livre; mais qui se simplifient ou seraccourcissent au moment qu'on les emploie: par ce moyen elles se trouvent payées deux fois. Il leur en arrive autant pour les fruits qu'on leur apporte de la campagne : que dis-je ? Un légume qui vaut huit sols la mesure lorsqu'il est bon , le rustique Magicien dit à Monseigneur qu'il vaut cent livres dans un temps où il est mauvais , & on en donne le prix. Au reste j'ignore quelle récompense donnent les Grands à l'Esclave qui garde leur porte : elle doit être considérable ; car il a le secret de les rendre invisibles. Dans notre Isle , qu'un Citoyen vienne nous

voir par amitié , par honneur , ou par besoin , il nous trouve toujours dans nos maisons quand nous y sommes : ici ce garde-porte fait que l'on est pas où l'on est.

Tu vois que le peuple à son tour ne réussit pas mal en magie ; mais ce qui t'étonnera peut-être encore plus , c'est qu'on voit sortir de son sein de jeunes danseuses & chanteuses qui persuadent aux Grands & aux Riches que l'or & les diamans sont l'unique preuve de l'amour ; que plus elles partagent leurs faveurs (fût-ce aux esclaves mêmes de leurs amans) plus elles sont précieuses ; qu'elles sont en droit d'être aimées sans aimer ; & qu'il faut recevoir d'une ame égale ce qu'elles donnent , poison ou plaisir. De quel philtre se servent-elles pour former de pareils attachemens ?

Ne te lasse point de me suivre ,

tu verras de la magie par-tout. Tu t'es recrié sur l'incroyable voracité des Grands. Croiras-tu à présent qu'on puisse vivre sans manger? C'est ce qui arrive ici à des sociétés nombreuses, qui, pour plaire à Dieu, font vœu d'être inutiles aux hommes. Ces troupeaux d'élus sont sans fonds, sans industrie; l'état ne leur assigne aucune subsistance; ils vivent pourtant, & sont aussi gras que ceux qui mangent. Si la manne pouvoit tomber pour une nation profane, je croirois qu'elle tombe dans leurs retraites.

Cette Nation nous a copié en bien des choses. Elle a des Lévités, des Rabins & des Grands-Prêtres. Il y a dans cette Capitale un Rabin qui bâtit un Temple, en faisant courir tous les mois des morceaux de papier qui ont la figure d'un quarré long: ce sont, n'en doute pas, des *Talismans*. Pour les

Grands-Prêtres portant Thiare ;
 on en compte autant que de Syna-
 gogues particulieres. Chacun ai-
 me la sienne , comme un tendre
 epoux aime une épouse accomplie :
 ils ont bien raison, car ils trouvent
 l'honneur, le repos & l'abondance
 dans leur mariage. Cependant ad-
 mire la force d'un charme qui les
 poursuit ! toujours poussés vers
 leurs épouses par le feu dont ils
 sont consumés, & tous les chemins
 étant ouverts , ils sont repoussés
 sans cesse dans la Capitale par une
 Puissance invifible. Quel tour-
 ment ! on dit qu'un Magicien peut
 ôter le fort qu'un autre a jetté. Que
 les Grands-Prêtres n'encherchent-
 ils un , qui leur rende ce service
 dans une Ville où il y en a tant !

J'ignore si les Provinces ont
 leurs Magiciens ; mais dans cha-
 cune on a coutume d'en envoyer
 un, que le vulgaire met au-deffus

dés Grands , parce qu'il en craint beaucoup de mal: il l'appelle *Monseigneur*. Ce personnage redoutable s'empare des vents & des nuées ; il tient dans ses mains la stérilité & l'abondance ; il est sujet à l'humeur : le peuple prie sans cesse qu'il n'en ait pas.

C'est un terrible fleau lorsque les Magiciens ont l'humeur mal-faisante : écoute , & bénis le Ciel de ce qu'il n'en est pas parmi nous. Dans notre Isle un mari trouve souvent dans son épouse plus d'agrément qu'elle n'en a : cela est tout simple, il l'aime. Ici une femme perd tous les siens aux yeux de son mari deux mois après le mariage. En vain toute la Ville , avec tous les miroirs, dit-elle à *Monsieur* que *Madame* est toujours charmante : une Fée lui a apparu , l'a touché , & l'a convaincu que cela est faux. La femme piquée s'adresse

au premier enchanteur qui se présente , & compose avec lui un signe ineffaçable qui se place sur la tête du mari ; & ce signe , sans être apperçu (comprends moi si tu peux) signifie à tout le monde qu'elle est vengée.

Parmi nous un pere & une mere chérissent leurs enfans ; ils leur partagent également leurs terres & leurs troupeaux. S'ils mettent quelquefois de l'inégalité, c'est en faveur de ceux qui ont moins de santé ou moins de talens. Ici pour donner tout à un seul, on enferme les autres dans des prisons perpétuelles , où ils jeûnent, & se fouettent périodiquement ; & pour surcroît, au milieu de tant de peines, on les oblige à chanter. Mais que ne peut la magie sur les peres & les meres ? Cet enfant adoré , auquel ils ont immolé tous les autres , ils l'envoyent à la guerre

pour se faire tuer. Tu ne connois
la guerre que par spéculation
puisse-t-elle ne jamais se montrer
dans notre patrie !

A propos de guerre, cette nation
assiégeoit l'an passé une Ville ex-
trêmement forte : c'étoit le boule-
vard d'une République voisine où
la victoire étoit arrêtée plus d'une
fois. Tout annonçoit sa sûreté, ou-
vrages, soldats, artillerie. Deux
armées, l'une de terre, l'autre de
mer, la rafraîchissoient à volonté.
Les habitans ordinairement plus
sensibles aux besoins de la vie qu'à
une belle défense qui les ruine,
ne daignerent sauver ni leur bled
ni leur bourse, ayant plus d'une
porte libre & hors d'insulte. Le
Gouverneur que la Renommée
célébroit, rioit sur ses remparts.
Malheureusement trop Philoso-
phe, il ne croyoit pas à la magie.
Qu'arrive-t-il ? Un beau matin les

Affiégeans , on ne sçait comment,
 se trouvent dans la Place. Toutes
 les défenses étoient charmées, les
 mines, les canons, les épées & les
 soldats qui furent bienheureux de
 ce que le charme ne descendit pas
 jusqu'à leurs pieds. Pour le Gou-
 verneur , il auroit été pris si le
 charme, un peu plus fort, eût seu-
 lement prolongé de six minutes
 son sommeil plus que létargique.
 Laissons la guerre, elle détruit les
 hommes ; parlons de ce qui les
 conserve.

Dans notre Isle la nature four-
 nit aux meres deux sources de lait
 pour nourrir leurs enfans : elles
 s'en font un plaisir comme un de-
 voir. Ici le lait tarit dans les meres
 trois jours après l'enfantement.
 Heureusement le maléfice n'a pas
 encore attaqué les femmes qui ha-
 bitent la campagne. Si cela arrive,
 c'en est fait de ce peuple.

Il faut assurément que les femmes de cette Nation aient déplâ à quelque grand Magicien. Dans la santé la plus fleurie, au milieu de la conversation la plus enjouée, qu'il survienne un tiers qu'on n'attendait pas ; voilà une femme qui n'a plus que des pensées confuses, qui perd la parole, qui est suffoquée. On n'appelle pas les Médecins, qui ne sçachant comment traiter cette maladie mortelle, dont on ne meurt pas, se contentent de la nommer *Vapeurs*. C'est, n'en doute pas, un sort jetté sur le sexe. J'étois l'autre jour dans une maison où une femme demandoit à son mari quelques toises d'un linge percé de mille trous : le Marchand qui avoit étalé, en auroit livré cent. Le mari refusa. Aussi-tôt cette infortunée porta la main à son front : *quelle douleur insupportable !* dit-elle, il fallut la mettre au

lit. Je maudis mille fois en moi-même la dureté du mari. Peut-être ce linge qu'elle vouloit placer sur sa tête, & autour de ses bras, auroit conjuré le sort. On m'assure qu'autrefois, comme dans notre île, les femmes avoient de la taille; aujourd'hui elles ont quatorze pieds de circonférence sous deux de buste. Tu connois les proportions, Ben-Josué, admirerois-tu tant la belle Judith, si elle avoit eu plus de tour que d'élévation? Mais la nature ici ne se reconnoît plus. La magie a tout bouleversé. Elles ont une poudre dont les effets sont surprenans; les vieilles se rajeunissent, & les jeunes se vieillissent. Le rouge de la nature, tu le sçais, & tu le vois, a des nuances différentes. Ici c'est un rouge ardent & uniforme, qui colore tous les visages. On croit trouver cinquante femmes dans une assemblée, & on n'en voit qu'une.

Il est de jeunes hommes, & quelquefois des vieux, qu'on oblige à porter des talons, où est imprimée une couche de cette poudre : je ne sçais quelle influence maligne elle répand sur eux. Sont-ils en voiture? On juge à la rapidité de leurs chevaux, qu'ils ont toujours envie de se précipiter : on les laisseroit faire, si la vie du peuple étoit en sûreté sur leur passage. Je les croyois d'abord chargés de toutes les affaires de la Ville, car ils sont par-tout : on m'assure pourtant qu'ils ne font rien. On leur voit des pieds, mais on cherche leur tête. On prétend que leur existence ne passe pas leur chaussure & leurs vêtemens. Tu vois que ce ne sont que des phantômes, qui jouent l'humanité.

Je n'imaginois pas t'écrire une Lettre si longue ; mais la magie coule avec mon encre. Parmi nous qu'un Citoyen ait injurié ou frappé
son

son frere , ce qui arrive rarement , on le prive de la société , jusqu'au repentir qui arrive toujours ; & il rentre dans ses droits, lorsque l'outragé demande sa grace. Nous ne nous avisons pas de penser que le crime d'un insolent nous deshonoré. Reconnois-en toute la force des enchantemens qui gouvernent les François. Ils sont persuadés généralement que l'innocent est flétri, tandis que le coupable conserve tout son honneur ; & pour que l'innocent soit lavé , il faut qu'il tue ou qu'il soit tué.

Je ne finirois point si je voulois te détailler tous les prodiges qui frappent mes yeux chaque jour. La magie assaisonne tout : les spectacles languiroient sans elle. Le premier où je me suis trouvé, montrait un homme qui haïssoit tous les hommes , parce qu'il les croyoit tous faux & méchans. Je fus

extrêmement amusé du ridicule qu'il répandoit sur le vice ; j' imagine que les autres s'amusoient aussi , mais il falloit le deviner. Cette piece fut suivie d'une autre en racourci. Tout-à-coup les Spectateurs crurent de moitié ; l'empressement entroit avec eux ; j'en pris ma part sans sçavoir pour-quoi : la scène s'ouvrit. Parut une jeune Princesse élevée dans un palais où elle étoit servie & amusée par des statues : une Magicienne en frappa trois , & aussi-tôt l'une dansa au son des instrumens dont jouoient les deux autres : on applaudissoit à tout rompre. Pour moi je quittai la place où j'étois moulu.

On me parla d'un autre spectacle transplanté d'Italie ; mais durant quinze jours je ne vis que de la magie sur l'affiche. *Le Combat Magique , Coraline Magicienne , Co-*

raline Esprit Follet, la Sylphide, les Métamorphoses. Toute la Ville y couroit. Enfin on annonça *Arlequin Sauvage*, je courus à mon tour dans l'espérance de voir du naturel: je ne fus pas trompé. Ce Sauvage ressembloit aux habitans de notre Isle; ne connoissant que l'égalité, la justice, l'humanité & la bonne foi; il étoit bien Sauvage pour ce pays-ci. Que ne puis-je te rendre toutes les bonnes choses qu'il débita, & le sel qui les assaisonna! Mais à qui les disoit-il? Au lieu de nous demander de l'argent à la porte, il auroit fallu acheter des Spectateurs. Je crus pour cette fois avoir évité la magie, lorsque subitement le théâtre parut tout en feu; & à travers l'incendie je vis, ou je crus voir *le Soleil, la Lune, une Colonade . . .* Je ne sçus plus en ce moment si j'étois dans une maison, ou sur une place

publique , à une comédie , ou à une fête pour une victoire. Je fus assez heureux dans mon étourdissement pour regagner la porte; & en fuyant , je maudissois la magie qui me poursuivoit par-tout.

Le lendemain je crus me sauver à l'Opéra : c'est un troisiéme Spectacle où les sentimens se chantent & se dansent. On me l'avoit donné pour le plus noble des trois. Je m'attendois à voir sur la scène un Roi bien-faisant , ou un Citoyen assez grand pour rendre la liberté, la vertu & l'abondance à sa patrie. Point du tout; je vis descendre un Génie, habitant de l'air, qui, selon les règles de son empire , maltraitoit tout le bon sens d'ici-bas , & fit cent épreuves magiques pour s'assurer d'une Bergere dont je le croyois sûr avant qu'il se mît en frais. A peine pus-je lui pardonner la Magie en faveur de la Musique qui m'arrêta jusqu'à la fin.

Je fis trêve au théâtre; je m'enfonçai dans ma chambre, & j'empruntai des Livres d'un Militaire qui passoit pour homme d'esprit.

Voulez-vous, me dit-il, des Livres courans que tout le monde s'arrache?

Sans doute, lui répondis-je, je veux des meilleurs & des plus nouveaux, afin de connoître le goût présent de la nation. Il m'en livra une douzaine. Quelle fut ma surprise? L'un enseignoit l'art de faire des garçons; l'autre avec un *Bijou* arrachoit aux femmes le secret impénétrable. Un troisième détaillait les malheurs d'un Prince, dont la Maîtresse étoit en deux: il invoquoit tous les Génies pour réunir la tête au corps. Le quatrième faisoit l'histoire d'un autre Prince également amoureux, livré à deux Magiciennes, dont l'une bienfaisante, étoit traînée par six colombes; l'autre mal-faisante,

par six chats-huans : je n'eus pas la patience de voir ce qu'elles feroient de leur Eleve. Le cinquième déplorait la triste situation d'un jeune époux frappé d'un maléfice dont il ne pouvoit guérir qu'en faisant avaler au Grand-Prêtre un instrument de cuisine très-diproportionné avec la bouche humaine. Le sixième présentait un esprit qui s'incorporoit dans tous les Sophas de la Ville ; (ce sont des lits de jour, tu ne connois que ceux de nuit) & là en accomplissant sa pénitence, il enrégistroit tous les affronts qu'on faisoit aux maris. Le septième . . . Mais je t'ennuyerois de la magie par-tout. Je rendis la bibliothèque dès le lendemain. *Ah ! je sçavois bien que vous les dévoreriez*, me dit mon Militaire. Point du tout, Monsieur, je n'ai fait que parcourir le tout . . . Mais n'auriez-vous rien sur la Morale,

les Arts, le Commerce, la Marine,
le Droit public, sur la nature du
Contrat qui a donné un Souverain
à la Nation? *Nos Peres les lisoient,*
me dit-il, & il me tourna le dos.
Que te dirai-je enfin! on craint
tant de laisser affoiblir le goût de
la magie dans cet Empire, que le
premier Livre dont on nourrit
l'enfance, ne montre que des ri-
vieres de lait, des montagnes de
sucre, des palais de diamant, des
Villes bâties en l'air, & cent cho-
ses plus merveilleuses, que des Sor-
cières opèrent avec une baguette.

Oh mon cher Ben-Josué! que
diras-tu en lisant cette Lettre? Me
croiras-tu bien en sûreté au mi-
lieu de tant de magie? Je frémis à
chaque pas, aussi je pense à mon
retour. Me préserve le Ciel de
quelque enchantement qui m'ar-
rête! car dans ce pays-ci on ne
sait ce qu'on est, pas même ce

qu'on n'est pas. Un de leurs Magiciens vient d'annoncer que dans peu les hommes seroient changés en femmes , & les femmes en hommes. Je me flate pourtant qu'il y aura une exception pour nous qui sommes le Peuple choisi.

*A Paris le 23 de la Lune de Casleu,
l'an 88 de notre Transmigration.*





PLAISIR

P O U R

LE PEUPLE.



LE Peuple qui par ses travaux est le soutien de l'Etat, n'a-t-il pas droit aux délassemens ? Aussi Athènes & Rome lui prodiguoient les Spectacles : Constantinople , Is-
pahan & Pekin lui payent le même tribut : Londres en fait autant ; Paris restera-t-il en arriere ? On s'en apperçoit trop ; le seul divertissement que la populace se donnoit à ses frais, tire à sa fin : le

carnaval n'a plus de mascarades. N'est-il point à craindre que la tristesse ne gagne les halles ? Et si le Peuple n'atteint pas aux honneurs, doit-il être privé des amusemens ? On lui annonce l'incomparable Foki, Philosophe Chinois, qui lui consacre ses merveilleux talens. Les Spectacles qu'il donnera, seront sans nombre, sans exemple & sans intérêt..

I.

Il débutera par des combats d'ombres ; mais qui auront autant de jeu que des réalités. On verra deux armées en présence, citoyennes du même Etat ; l'une couverte de velours, l'autre de bure : celle-ci toujours courbée vers la terre pour en tirer du pain ; celle-là se reposant sur des magasins toujours remplis, mais sans rien perdre de son avidité, car elle disputera à l'autre le peu de pain qui

ne fera pas entré dans les dépôts. Alors les lignes s'ébranleront : ardeur égale des deux côtés. Mais comme les bataillons faméliques n'auront pour armes que des boyaux des coignées & des faulx, la victoire se décidera pour l'autre parti qui fera tonner une artillerie complete. Et à l'instant les vainqueurs se jetteront sur ce pain de discorde, le mangeront, & par leurs signes feront encore entendre aux vaincus, que ne les pas manger eux-mêmes, c'est leur faire grace.

I I.

Il placera sur deux lignes opposées vingt-quatre Eléphans, dont chacun portera sur sa trompe un *Fakir*, c'est-à-dire, un Moine Indien. Au premier signal ces animaux secoueront, se jetteront & se renvoyeront les Fakirs comme autant de balons. Après une heure

E. vj.

de cet exercice , les balotés poussés vers un même point , tomberont dans une grande cuve, qu'ils rempliront de leur sueur. Il faut remarquer que , suivant leurs légendes , les Fakirs exhalent tous une odeur suave après leur mort, & Foki les rend par anticipation odoriférans pendant leur vie. Ainsi leur sueur fera un nouvel élixir aromatique, qui se débitera *gratis* , & décréditera l'ambre & les parfums.

I I I.

A midi, afin qu'il soit jour pour tout Paris , il exposera aux Thuilleries une quantité prodigieuse de charmantes inutilités plus rares que les singes, les perroquets, les chats d'Angora, & les magots de Saxe : chaque espece étant douée d'une vertu *magnetique* , c'est-à-dire , attirant l'or comme l'aiman attire le fer. Sur le champ la fleur

des deux Sexes arrachée de l'occupation de la toilette, par la force attractive de ces merveilleuses raretés, accourra au magasin , un rouleau de louis dans chaque main. A deux heures tout sera enlevé, & l'or restera pour être distribué au Peuple.

I V.

Un jour de grand vent il se rendra au Pont-Royal ; & avec des aîles artificielles il prendra son essor, traînant après lui vingt cerfs-volans, de trente pieds de diamètre, tous chargés de parchemins lucratifs , que le grand *Lama*, Pontife de la Tartarie Mongolienne, a scélés de son grand sceau. Du plus grand cerf-volant pendra un rouleau de chiffres, dont l'interprétation occupa long-temps les Théologiens Tartares. La principale proposition qu'on en tira, fut celle-ci: *Sous peine de la*

colere céleste il faut se coucher sur le côté droit. Ce point de doctrine alluma le flambeau de la discorde. Si le même malheur arrivoit ici, Foki se flate de calmer les opposans, en secouant sur eux les parchemins lucratifs, vrais talismans de tranquillité & de silence.

V.

Comme le Peuple est exclu du théâtre, par la raison qu'il lui faut du pain, Foki en sa faveur représentera à la Grève. Il donnera *les Ruses de Cartouche*: Comédie à la mode, où l'on pleurera; & pour petite Piece, il se fera apporter trois mille mots très-tendres sur des morceaux de papier roulés en forme de billets de loterie. Il en tirera deux mille au hazard; & ce fera un Opéra dans le goût de ceux d'aujourd'hui, qui sera chanté en Musique Japonoise. S'il s'apperçoit que le Peuple bâille,

(III)

il n'exécutera que le premier Acte.

V I.

Il amene avec lui soixante Receveurs des tributs du grand Mogol, qui ont désiré de connoître l'Europe, & qu'il engagera à se prêter au plaisir public. Ces habiles Empiriques prétendent que l'or est un esprit universel répandu par-tout. Ils en tireront de cent corps où nous n'en soupçonnons pas : des alimens, du sel, des étoffes les plus communes, & généralement des mains de tout le monde. Ils prétendent encore, & ils le démontreront, que l'or bien appliqué peut changer les hommes à ne les pas reconnoître, par exemple un sot en homme d'esprit, une Bourgeoise en Duchesse. Ce n'est pas tout : pour prouver jusqu'à quel point l'or est ami de l'homme, ils puiseront de ce mé-

tail fondu dans un grand creuset; ils en avaleront à discrétion, & béniront le Dieu *Brama* de cette excellente nourriture.

V I I.

Il tirera à la Place de Vendôme un Feu Chinois, c'est-à-dire, un feu figuré. On verra jaillir de la source du feu des bonnets de Docteur, mais fort petits pour les proportionner aux têtes qui les poursuivront : quantité de casques sur des girouettes, des bâtons de commandement qui chercheront des mains, des couronnes qui s'entrechoqueront en pétards sans perdre ou gagner un fleuron, des encensoirs pour la Cour, où l'artifice brillera supérieurement. Chaque instant amenera du nouveau, des livres à milier poussés en gerbes, éblouissans en étoiles, pétillans en fusées volantes; mais il faudra être prompt au coup d'œil,

car ils seront ensevelis aussi-tôt dans une épaisse nuit, à l'approche de trois ou quatre volumes du dernier règne, qui jetteront un grand feu, & bien plus durable.

V I I I.

Il donnera l'expérience des *Vessies malabares* : ce sont dix beautés de la Cour du *Samorin*, qui les ont gonflées de leur souffle : ces *Vessies* ont la vertu de donner une maladie précieuse, qui distingue les Sultanes en Orient. Il invitera les Dames de Paris à présenter leur bouche au tuyau placé à l'orifice ; & par le moyen d'une clef mobile, on leur inspirera de cet air de Cour un quart, un tiers, une moitié à volonté. C'est alors qu'on verra des changemens de couleurs, des bâillemens, des attitudes violentes, des suffocations. On verra des vaporeuses incertaines entre le

ris & les pleurs , & s'acquiter des deux tout à la fois. On avertit les Bourgeoises de respirer une dose plus forte , afin d'aider le peu de disposition qu'elles ont aux vapeurs ; on leur apprendra même à les placer. Il sera libre aux jeunes Seigneurs , & à tous ceux qui visent au titre d'agréables , de participer à la distribution.

I X.

Il établira sur le Pont-neuf une balance , dont le point fixe sera à la hauteur de cent pieds , la longueur des rayons de cinquante , & les bassins seront en équilibre à dix toises au-dessus de l'eau. Il placera d'un côté la bourse d'un plaideur opulent ; de l'autre le sac d'un plaideur indigent. Ce second poids sera emporté par le premier avec une rapidité surprenante. A l'instant même une flèche tirée

par Foki , abbatra le point fixe de la balance ; & les deux poids tombant dans la Seine , floteron à la surface. Dans une Ville de la Chine , traversée par un grand fleuve où Foki fit cette expérience , dix Mandarins des Tribunaux n'hésiterent pas à se jeter du pont dans le fleuve , pour repêcher la Justice. En cas que les Mandarins François ne fassent pas de même , il se charge de la commission.

X.

Il fera l'essai de la poudre rétroactive jettée au vent. Quiconque en aura respiré (& personne ne pourra s'en défendre , tant son action est subtile) oubliera sa fortune présente , pour ne se souvenir que de son état passé , & agir en conséquence. On verra dans cette ivresse de mémoire un Traitant grimper derriere son carrosse malgré les remontrances de son

laquais ; un Monseigneur en mitre
embrasser un ouvrier du second
ordre. Que ne verra-t-on pas ?
Personne ne s'oubliera ce jour-là,
pas même les Nobles de la veille.

X. I.

Il fera voir des Vampirs , dont
il a vérifié l'Histoire en traversant
la Hongrie. Il en exposera deux
douzaines , hommes & femmes ;
d'abord sans vie tels qu'ils sont ,
mais avec des couleurs fraîches
semblables à celles du sommeil.
On les gardera à vue ; mais cette
garde ne les empêchera pas de
sucer invisiblement les vivans ,
bien entendu qu'un sexe sucera
l'autre , & de ressusciter le quin-
zième jour. Les Vampirs femelles
ressusciteront six heures plutôt :
ce sera la langue qui donnera le
premier signe de vie ; & l'on con-
noîtra par les prémices de leurs
goûts , quelle espece de vivans

elles auront sucé. L'une comptera des sacs d'argent, & riant jusqu'aux oreilles, jettera sur ses compagnes un regard de protection. L'autre une bourse vuide à la main demandera des Coureurs, des Pages, des bijoux, des meubles au parfait, & voudra jouer cent mille écus sur sa parole. Une troisième en mangeant des épices renvoyera d'un ton sententieux les Spectateurs à la huitaine. Celle-ci rimant en Dieu, dira qu'elle ne connoît qu'un genre de mérite : ne pas craindre le feu. Celle-là d'une main montrera le ciel, & de l'autre fouillera dans la poche d'un bon croyant. Pour les Vampirs mâles qui reprendront la vie, il sera difficile de discerner quelle espece de femmes ils auront sucé, parce qu'ils seront si changeans dans leurs goûts, dans leurs idées, dans leurs propos, dans la façon

de monter leurs visages , qu'on croira qu'un seul aura sucé toutes les femmes , ou que tous n'en auront sucé qu'une.

X I I.

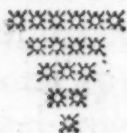
Pour bannir les soupçons injurieux à la foi conjugale , ou pour les éclaircir , il exposera sur la Place des Victoires une glace de cinquante pieds de diamètre , où les maris verront leurs femmes avec une aigrette blanche , si elles ont été fidèles. Sinon , l'aigrette sera jaune , ou plutôt les aigrettes , car elles égaleront le nombre des infidélités. Foki prévient les maris , que pour voir nettement , il faut qu'ils aient été fidèles eux-mêmes. Pour le Public désintéressé , il verra tout sans condition. Foki avertit encore , que s'il est des maris qui craignent l'expérience solennelle , il les satisfera dans le particulier , en leur distri-

buant des portions de la grande
 glace , avec deux sifflets : mais
 avec cette autre clause , que si
 jamais ils viennent à publier le
 secret de leurs moitiés , la glace
 à l'instant se brisera , & il ne leur
 restera que les sifflets.

X I I I.

Foki persuadé que la France
 n'avoit point encore vû d'*Antro-*
pophages , vouloit en présenter
 dans l'exercice de leur barbarie ;
 des *Cannibales* distingués dans
 leur patrie qui auroient mangé de
 la chair humaine proportionné-
 ment à leur degré d'élévation , le
 Capitaine plus que le Lieutenant,
 & le Général beaucoup plus que
 le Capitaine ; mais depuis qu'il a
 entendu dire qu'ici comme là ,
 les forts mangent les foibles , les
 grands mangent les petits , il s'est
 détaché de cette idée pour ne
 donner que du neuf , sur-tout à
 des François.

Ce n'est là qu'une foible ébauche des talens de Foki. Au reste trop sincère pour déguiser son amour propre , il déclare hautement qu'il ambitionne l'affluence des Spectateurs & leurs applaudissemens ; mais il veut ne les devoir qu'à son mérite. Il n'ira quêter des Prôneurs , ni à ces tribunaux de désœuvrement qui se sont mis en possession de tyranniser le goût , ni aux toilettes des beautés célèbres. En s'occupant pour le peuple , il travaille pour la portion du Public la plus véridique , & qui dit le plus brusquement ce qu'elle pense



LETTRE



LETTRE

A

UN GRAND.



ONSEIGNEUR,

Oubliez-vous que vous êtes né Grand ? On vous a bercé de cette importante vérité ; & vous la mettiez à profit vis-à-vis de vos Precepteurs , encore bien plus vis-à-vis du monde , lorsque vous y fîtes votre entrée. Qu'êtes-vous devenu ? Il ne tient pas

F

à vos procédés qu'un Bourgeois ne se croie pétri du même limon que vous. On dit que les années changent les hommes : ce n'est pas sur l'article de la *Noblesse* ; mais quand cela seroit , est-ce à vingt-cinq ans qu'on oublie la fleur de son existence ? Malgré votre peu de mémoire , vous êtes toujours Grand , mais apprenez à l'être.

D'abord vous n'estimez pas assez votre naissance. Voyez le cas que les autres en font ; cet empressement qu'on a de prévenir votre réveil pour vous faire sa cour , ce silence jusqu'à ce que vous permettiez d'avoir une langue , cet encens toujours allumé , ces Gentilshommes qui briguent pour leurs enfans , l'honneur de vous servir à table , & pour eux celui de gouverner vos chevaux , ces vœux des Académies pour se décorer de votre nom , ce titre mê-

me de *Monseigneur* qui marque une élévation à perte de vue : s'il vous plaisoit de prendre femme (& ne devriez-vous pas à votre âge en avoir déjà répudié une ?) Je sçais telle qu'on vous offriroit avec une fortune prodigieuse ; le pere a pesé votre alliance, & se croit trop heureux si vous daignez en acceptant ses thresors , faire le malheur de sa fille. Tout ressent l'impression de votre grandeur : les Loix , si vous le vouliez , plieroient sous elle ; la Religion même fait les ménagemens qu'elle vous doit , votre Pasteur aimeroit mieux vous gagner à Dieu , que de sauver cent artisans.

Mais de quel œil voyez-vous tous ces hommages ? on se relâchera , je vous en avertis. La gazette vous néglige déjà : vous eûtes dernièrement un accès de fièvre , elle a oublié d'en instruire

le Royaume. Si nous voulons que les autres sentent ce qui nous est dû , il faut en être pénétrés nous-mêmes. On ne vous entend jamais dire *un Homme comme moi !* Jamais vous ne nommez vos Ancêtres ; ou si on vous met sur la voie à ne pouvoir échapper, vous rappelez uniquement celui qui étoit *né de lui-même* (*). Je crains que vous ne nous disiez quelque jour que vous eussiez envié sa place : ne sentez-vous pas que vous valez mieux que lui, puisque vous êtes de tant de siècles plus noble ? Il commença votre Noblesse , & vous le citez par préférence ! Voilà une reconnoissance bien mal-adroite : c'est convenir d'avoir commencé. On doit se perdre dans une maison aussi grande que la vôtre ; & si vous pouviez y faire entrer *Pha-*

(*) C'est un mot de Tibere sur Curtius Rufus , qui étoit le Chef & l'Auteur de sa Noblesse. *Tacit. Annal. L. II.*

ramond, il faudroit vous réserver encore des antiquités plus reculées & plus ténébreuses.

Que vous êtes éloigné de cette émulation attachée à votre rang ! Vous souffrez paisiblement que le premier Baron François ait porté un autre nom que le vôtre. Comment reçutes-vous ce Généalogiste qui vouloit vous trouver un aïeul dans la Cour de *Charlemagne* ? Il vous quitta fort mécontent, en vous laissant à la troisième race ; & ce Faiseur de Livres, qui dans une Epître Dédicatoire, prodiguoit les superlatifs sur la noblesse de votre sang, & sur votre goût pour les talens ? Vous rayâtes l'article du *Sang*. N'est-ce pas rejeter le diamant pour prendre le *Stras* ?

Ce n'est pas tout d'avoir une belle origine, il faut sçavoir l'afficher. On a fort bien fait de gra-

ver votre nom sur votre hôtel : les dedans n'en disent mot. Il y a trois ans qu'on y voit les mêmes meubles. Vos porcelaines ressemblent à mille autres. Vos vernis sont du second ordre. Je connois des Commis qui ne troqueroient pas leurs lustres pour les vôtres. Vous n'avez que quatre valets de chambre qui ne sont pas mieux mis que des Gentilshommes de Province un peu étoffés. Vous devriez du moins leur apprendre qu'il n'est pas jour à huit heures : on vous annonce un homme venu à pied ; il entre aussi-tôt, vous faites pis, vous lui parlez : il ne s'attendoit qu'à vous voir habiller. Et à table, comment y êtes-vous ? On en est au second service, & on ne vous a pas encore loué ! Aussi quels sont vos convives ? Des esprits géométriques qui appliquent la règle & le compas aux louanges ; au lieu de vous pour-

voir de ces complaisans déliés, alertes, dont les yeux perçans voyent tout, faisaient tout dans la grandeur. Vous décideriez à votre aise : c'est ce que vous ne faites presque jamais. Avez-vous oublié le privilège de votre sphère, *de sçavoir tout sans avoir rien appris* ? Eh quoi ! en vous mettant ainsi au niveau des autres, sçavez-vous ce qui arrivera ? Vous aurez proposé votre sentiment, on osera vous contredire. N'est-ce pas vous manquer ?

Cependant on parle de vous dans le public, beaucoup moins que de vos égaux, dont le moins brillant vous éclipse. On ne vous cite ni pour la beauté des équipages, ni pour la richesse des habits, ni pour ces magnifiques fantaisies qui caractérisent la haute naissance. Mais on plaîsante sur je ne sçais quelle prudence qui sent la rotu-

re Est-il bien vrai que vous avez les yeux ouverts sur vos revenus & sur votre dépense ? Comment voulez-vous que vos gens montent aux Sous-Fermes pour vous faire honneur ? Est-il bien vrai que vous vous arrangez, vous qui êtes né pour une belle profusion ? On ajoute que vous n'achetez plus sur votre nom ; que le Marchand ne vous vend qu'au prix courant comme à votre Suisse ; que ces gens de ressource à 20 pour 100 , qui font tant d'affaires avec vos pareils, n'en font aucune avec vous. Eh ! mais . . . d'une grande maison vous en ferez une bonne , & on nous donnera la comédie *du Seigneur Bourgeois*. Chaque état a un ton de maison.

Mais les *airs* Quel est le François qui ne les connoît pas ? Les petits airs , les grands airs. Ce sont les grands sans doute qui vous conviennent. Pourquoi ne

leur convenez-vous pas? Vous répondez aux lettres, & votre écriture est lisible! Vous vous guérites dernièrement d'une indigestion sans appeller les héros de la faculté, sans allarmer la Ville! Vous jouez, mais votre jeu n'est pas ruineux! Vous avez un très-grand hôtel, mais vous n'avez point de *petite maison*! Faudra-t-il que ce Financier qui fut Ordonnateur des plats chez Monseigneur votre pere, prête la sienne? Ignorez-vous ce que c'est qu'un cocher fougueux qui vous meneroit ventre à terre? Vous n'avez encore écrasé personne! Au contraire on vous a vû suspendre votre course pour calmer une dispute à coups de poing. Seriez-vous venu à bout de vous persuader que le peuple est composé d'*hommes*? Pourquoi vous voit-on si peu où vous seriez si bien? De dix

plaisirs bruyans qu'on vous propose, *Bals, Pieces nouvelles*, vous en refusez cinq, comme si ce n'étoit pas une obligation de votre rang d'avoir toujours l'air de s'amuser au sein même de l'ennui. Qu'à l'Opéra une actrice se surpasse, vous vous en tenez à l'applaudissement : devez-vous croire que ces Sirènes ne chantent que pour chanter ? Ce Marquis votre ami, ami comme vous en avez entre vous, est fatigué de celle qu'il protège ; mais il la garde par air, comme il fait la guerre par air. Ces airs sont plus importans que vous ne pensez ; il en est un surtout qui doit se lever & se coucher avec vous : c'est l'air de protection ; il va mieux à la grandeur que la protection même.

Il faut le porter dans vos terres ; mais c'est où vous êtes encore moins Grand. Ces Forçats de l'humanité qui ont l'honneur

de labourer vos domaines , trouvent un accès facile à votre Château ; ils se familiarisent au point de vous nommer *notre bon Maître*, & quelquefois vous descendez dans certains détails , jusqu'à marier leurs filles , & terminer leurs procès. *Monseigneur l'Intendant* leur paroît bien plus Grand , & ils ne vous croient pas fils de feu Monsieur votre Père.

Croyez-moi. Quand on se laisse tant approcher , on donne de l'insolence aux petits ; & je m'apperois que je tombe moi-même dans le cas. Si vous étiez toujours environné de la splendeur de votre origine , j'étoufferois toutes ces vérités. J'en ai d'autres dont mon cœur veut se soulager.

Vous avez pris le parti des armes. N'étiez-vous pas déjà assez grand sans avoir de chemin à faire ? Votre début fut charmant :

vous voyez que je suis juste ; vos mulets , vos fourgons portoient les commodités & le luxe de Paris au milieu du camp. Votre table étoit la premiere en délicatesse , votre jeu l'emportoit sur tout autre , & le soir vous vous délassiez à la Comédie. Les Villes de Flandre se souviendront long-temps des bals que vous leur avez donnés. Bon tout cela ! à merveille tout cela ! vous vous souveniez alors de votre naissance. Voilà de la grandeur.

Que vous avez baissé à votre dernière campagne ! Si c'est votre étoile de diminuer avec l'âge , bientôt vous ne ferez plus de sensation. Vous étiez sur le point de partir , & à peine aviez-vous ordonné le nécessaire ! Vos gens vous crurent distrait ; ils vous firent cent représentations pour votre gloire , toutes fort inutiles ; & si une honte bien placée ne vous

eût retenu, vous auriez couru à franc-étrier. Cela étoit bon du temps d'Henri IV.

Deviez-vous répéter pour votre honneur cette cassette que vous perdîtes à l'entrée du camp ? Est-il vrai qu'elle étoit remplie de Plans, de Cartes Topographiques, d'Instrumens de Géométrie, de Livres Militaires ? Il y eut des paris qu'elle appartenoit à quelque Subalterne. Qu'alliez-vous faire à tous les travaux de l'armée, aux lignes, aux tranchées, aux batteries, questionnant, crayonnant ? Vous ambitionniez apparemment la première place vacante dans le Génie : c'est ce que disoient de bons Juges ; ceux qui figuroient le plus. Ignorez-vous donc que la nature forme dans un Grand un Général achevé, tandis qu'elle laisse aux autres la peine de se former eux-mêmes, comme ont fait *Vauban*, *Catinat* & *Valière*. Allez-vous

m'objecter *Turenne*? C'étoit un Grand d'une espece singuliere & hors d'œuvre.

Enfin la paix s'est conclue. Je m'attendois à vous voir reprendre votre grandeur dans la Capitale. Point du tout, vous allez voyager. Est-ce une mode que vous voulez amener? & pourquoi voyager? Pour connoître, dites-vous, le fort & le foible des nations, qui après la nôtre méritent quelque attention. Il m'est revenu qu'à la faveur de l'*incognito* vous ne fréquentiez que les manufactures, les chantiers, les ateliers, les arsenaux, les cabinets curieux; que certains Commerçans & Artistes vous faisoient l'honneur d'aller dîner avec vous. C'est voyager en véritable *Allemand*. Un François qui voyage pour *apprendre*, fait tort à sa Patrie; il ne doit se montrer aux Etrangers que pour leur *enseigner* notre politesse & nos modes. Mais

qu'avez-vous appris? Me pardonnerez-vous une surprise que j'ai faite dans votre porte-feuille? J'y ai lû des projets de nouvelles manufactures, des moyens d'étendre le commerce, de rendre la terre plus féconde, de proportionner le luxe & la circulation des especes aux besoins d'un Etat. Que sçais-je? Un systême où les riches ne verroient plus de pauvres. Que vous importe tout cela? Pourvû que vous représentiez, & que par-tout on vous ouvre les deux battans?

Ce voyage vous a jetté à cent lieues de vous-même. Vous vous êtes coëffé de la qualité de *Citoien*: ce titre est bien commun. *La Guerre*, dites-vous, *n'est qu'une fermentation passagere*: le Roi la fait bien & ne l'aime pas: s'il lui plaisoit de perpétuer la paix, je deviendrois inutile. Inutile!... Effacez, si vous le pouvez, les Milords de la Finan-

ce, dépensez plus qu'eux, employez tous les Ouvriers & les Marchands que vous payerez à loisir, soyez très-Grand, & vous serez très-utile.

Mais, ajoûtez-vous, l'amour de la patrie n'exige-t-il pas quelque chose de plus que de la représentation? L'amour de la patrie & la patrie elle-même Voilà de vieux mots, de vieilles idées des Grecs & des Romains qu'il faut reléguer à *Bâle*, à *Amsterdam*, ou à *Londres*.

Les livres vous ont gâté aussi bien que les voyages. Vous avez lû que les Grands de Rome & d'Athènes servoient autant la République par les talens & les vertus, que par les armes: la plume, la parole, l'administration du thresor public, la négociation, tout leur alloit. Vous avez lû qu'ils étoient modérés dans leurs maisons & prodigues pour le bien commun; qu'ils

payoient les dettes des pauvres ;
 qu'ils dotoient les filles, qu'ils fai-
 soient des largeffes au peuple pour
 soulager le poids du travail & de
 l'inégalité ; & qu'il leur arrivoit de
 finir par tester en sa faveur : tout
 cela est bon dans *Herodote*, *Plu-
 tarque*, *Tite-Live*, bouquins aban-
 donnés aux colléges. Lisez le *No-
 biliare du Pere Anselme* : voilà
 votre vrai livre. Vous y trouve-
 rez les armoiries, les titres, les
 dignités, les illustrations, qui font
 la grandeur.

Envain la chercherez-vous ail-
 leurs. Le dernier règne a vû des
 Philosophes qui ont appris à pen-
 ser à la nation, des Poètes, des
 Orateurs qui ont élevé ses senti-
 mens & corrigé ses vices ; des
 Historiens qui lui ont présenté les
 causes de son élévation ou les pro-
 nostics de sa chute, un génie hardi
 qui a joint les deux mers pour la
 mettre à portée de tout, des Ma-

gistrats qui ont assuré son repos intérieur en fixant la Jurisprudence. Tout cela a-t-il fait des Grands dans l'Etat ? Ils n'avoient point d'aïeux.

Tenez-vous en donc au mérite de la naissance: c'est le centre où se réunissent tous les rayons de lumière. Ou si enfin vous êtes si amoureux de vertus, tâtez-vous le pouls; elles circulent avec votre sang; elles ont passé de vos aïeux à vous: ce sont les vôtres, & vous ne sçauriez les étouffer ni les perdre. Telle est la force du naturel, comme on nous l'a démontré en plein théâtre. Vous n'avez qu'une seule chose à faire, & le public une seule à dire: *il vit en grand Seigneur*. Si vous le faites, j'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, sinon, avec une amitié cordiale,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur



DE'COUVERTE

D E

L' I S L E

F R I V O L E.



'AMIRAL Anson vient de donner au Public l'Histoire intéressante de son voyage autour du monde ; mais pourquoi a-t-il voulu nous dérober la connoissance d'une Isle que la nature a formée pour nous comme pour lui ? Est-ce à cause du singulier qu'elle offre par-tout ? Un Anglois

craindrait-il de dire le vrai, lorsqu'il n'est pas vraisemblable ? Un François doit oser davantage. Peut-être a-t-il eu une autre raison, une raison d'Etat ; car dans son Manuscrit, je trouve cette apostille : » J'ai fait jurer toute » l'Escadre par la sacrée liberté du » Peuple Anglois de se taire, *upon* » *the Frivolous Island*, c'est-à-dire, sur l'Isle Frivole », & moi je jure, par la soumission françoise, de parler. On verra qui de l'Escadre ou de moi, gardera mieux son serment.

Il importe peu au public de sçavoir comment le Manuscrit est tombé dans mes mains : je trahirois, en le disant, celui qui a trahi l'Amiral. L'objet intéressant est une traduction fidèle : je m'y engage.

L'Amiral Anson, après avoir doublé le Cap *Horn* avec tous les

dangers de la mer la plus orageu-
 se, & du climat le plus terrible,
 après sept semaines de nouvelles
 tempêtes qui l'avoient séparé de
 la moitié de son Escadre, endom-
 magé dans ses voiles, dans ses
 mâts, & dans tous ses agrêts; oc-
 cupé sans cesse à fermer des voies
 d'eau qui s'ouvroient d'un jour à
 l'autre, réduit à trois vaisseaux
 infectés généralement du scorbut,
 ayant jetté plus de morts dans la
 mer, qu'il ne lui restoit de mala-
 des, & il lui en restoit encore trop
 pour les provisions qu'il avoit.
 L'Amiral en cet état projettoit
 encore d'enlever à l'Espagne ses
 meilleures Places en Amérique,
 ou du moins ses thresors.

Jamais on n'eut plus besoin d'un
 lieu de rafraîchissement. Il cher-
 choit l'Isle de *Juan Fernandez* en-
 tre le trente-quatrième & trente-
 cinquième degré de latitude méri-

dionale. Un vent impétueux qui souffloit du Nord le repoussa vers le quarante-cinquième, dans cet espace immense de l'Océan, où l'on ne soupçonnoit aucune terre. Le pain étoit compté, l'eau étoit mesurée, encore deux jours, il falloit mourir de faim ou de soif. On alloit sans sçavoir où, lorsqu'un Matelot cria terre. Toute terre est bonne à qui va périr : celle qu'on découvroit étoit à seize lieues sud-Ouest. Cet espace fut bientôt parcouru, & le vent s'adoucis-
 fant près du terme, ils entrèrent la sonde à la main dans une baie au Nord de l'Isle, où ils jetterent l'ancre. On se dépêcha de mettre à terre, on dressa des tentes pour les malades. Un bois qui bordoit la baie en amphithéâtre, offroit certains arbres chargés de fruits qui ressembloient assez à nos pêches, fruits tardifs ; car c'étoit

hyver de ce climat. On se jetta
 effus ; mais on s'apperçut bien-
 tôt qu'on ne se nourrissoit pas.
 Ces fruits si beaux, si colorés,
 renfermoient qu'une substance
 légère, ou plutôt une image de
 substance, qui laissoit le même
 besoin : s'il y avoit à gagner, c'é-
 toit de diminuer l'ardeur de la
 soif. Les arbres participoient à la
 légèreté du fruit. Un Matelot en
 saisisit un pour gagner un talus éle-
 vé ; l'arbre cédant, le Matelot
 roula, & s'accrochant à un autre
 arbre pendant sa chute, ce der-
 nier fut déraciné comme le pre-
 mier. L'Amiral ne perdit point
 de temps pour chercher de l'eau
 douce, & des nourritures plus
 solides ; il prend avec lui dix hom-
 mes parmi les moins malades ; il
 marche à leur tête, & perce dans
 les terres. Les premiers habitans
 qui se présentèrent, furent des

tigres. Ces fiers animaux , av
 que d'être apperçus , se jetter
 sur la troupe ; mais leurs griffes
 leurs dents n'étoient qu'un ca
 lage flexible , plus fait pour on
 que pour blesser : ce ne fut qu
 jeu. Après quatre heures de m
 che à travers la forêt , nos br
 entrèrent dans une plaine co
 verte d'arbrisseaux chargés
 fleurs & de fruits. A cet aspe
 ils ne sçurent plus si c'étoit l'hy
 ou l'été de l'Isle. Le doute ne
 pas long. Si les fruits qu'ils avoie
 trouvés au bord de la baie , no
 rrissoient peu , ceux - ci ne po
 voient pas même se manger : p
 res efflorescences chimiques. L
 limon végétal s'étant épuisé pe
 dant l'été en productions réelle
 réelles à la façon du pays , ce
 mon qui contient sans doute bea
 coup de sel & de parties métal
 ques , produit en hyver ces arb

de Diane & de Mars , ces grappes
de raisin , & autres fruits que
nous formons dans nos laboratoi-
res avec du mercure , du sel am-
moniac , des métaux & de l'esprit
de nitre. Les oiseaux venoient
béqueter ces végétations trom-
peuses , & sembloient se fâcher
contre la charlatanerie de la natu-
re. Ils étoient trompeurs eux-
mes ; la plûpart avec le volume
de nos faisans , n'avoient que le
gosier aigu de nos serins ; & pour
entendre les serins de l'Isle, il fau-
droit des tympons plus sensibles
que les tympons Européens.

En avançant dans la plaine ils
virent des chevaux attachés à des
arbres , des hommes qui jouoient
de divers instrumens , & des fem-
mes qui , un soufflet à la main , fai-
soient voler la poussiere. C'étoit
leur façon de labourer la terre ,
terre aussi légère que la fleur de

farine : le vent du soufflet traçoit les sillons , & les hommes semoient. A la vue des étrangers tout prit la fuite ; il ne resta que les chevaux : ressource utile s'ils avoient pû porter leur cavalier ; ils plierent sous le faix. Il fallut suivre à pied les traces des timides laboureurs. Leur habitation n'étoit pas éloignée : l'allarme y avoit été répandue ; ils se présentèrent en grand nombre , armés d'arcs & de faux pour en défendre l'entrée. La prudence de l'Amiral ne s'endormit pas. Il convenoit de fléchir l'ennemi plutôt que de le vaincre ; il s'arrêta à la portée de l'arc , & fit poser les armes à sa troupe , les bras étendus vers les combattans. La nature est entendue par-tout : les femmes qui étoient en seconde ligne , se détachèrent , & vinrent à nos Voyageurs en dansant. La faim dansé

bien mal ; il fallut pourtant se prêter à la belle humeur des danseuses, qui les menerent à leurs mairies sans rompre la mesure.

On entra dans l'habitation ; on devina leurs besoins par leurs signes ; on leur servit du pain & des viandes : leurs hôtes furent très surpris de les voir manger ce qui auroit rassasié trente Insulaires ; mais ils l'étoient bien plus eux-mêmes de sentir encore une faim dévorante. Le pain avoit la légèreté de nos oublies , & la viande peu compacte étoit presque sans consistance : un mouton égal en volume aux nôtres , ne pesoit que dix livres. Ce qu'ils trouverent de plus réel, ce fut l'eau. L'idée du vin ne se présentoit pas à eux ; on leur en offrit pourtant : c'étoit une liqueur mousseuse , ou pour parler exactement, de la mousse toute pure ,

qui ne faisoit qu'une illusion agréable. Tant de phénomènes embarrassoient l'Amiral; mais ce n'étoit pas là le moment d'exercer sa Physique. Il étoit question de reprendre des forces. On suppléa à la qualité des alimens par la quantité, & on convint enfin qu'on avoit mangé.

L'Amiral n'attendit pas la fin de sa digestion pour penser à ses *freres* (c'est une expression que la bonne compagnie ne passe qu'aux Prédicateurs, mais elle est de lui) tandis qu'il cherchoit à se faire entendre aux honnêtes Insulaires, il fut interrompu par deux hommes armés, qui n'avoient pas l'air si obligeant. C'étoient deux Exac-teurs des Tributs, qui faisoient respecter le Souverain. Ils entraînoient un habitant du lieu, chargé d'un fardeau; une jeune femme suivoit toute en pleurs; on lui en-

levoit son mari & son lit. Les
 Exacteurs lui rendirent un collier
 de verre : elle effuya ses larmes ,
 & chanta. Après cette courte dis-
 traction , l'Amiral reprit les signes
 qu'il avoit commencés ; il s'avisa
 de ranger onze pierres sur la mê-
 me ligne , en se désignant lui & sa
 petite troupe ; après il en ajoûta
 trois cent pour représenter tous
 les hommes de l'Escadre, en mon-
 trant le côté de l'Isle où s'étoit
 fait le débarquement : il fut com-
 pris. Mais comment tirer d'une
 petite habitation dequoi les nour-
 rir ? Un vieillard le prit par la
 main , & le conduisit à un point
 de vue , d'où il découvrit une
 Ville maritime, qui lui parut aussi
 grande que Londres. Il en prit le
 chemin sur le champ : la marche
 ne fut pas longue : il y avoit une
 nombreuse garde à la porte où
 ils furent arrêtés.

C'est une Loi dans la Capitale de l'Isle Frivole de n'y recevoir aucun étranger, que sur la preuve de quelque talent utile, dont le Gouverneur lui-même fait l'examen. Il se présenta accompagné d'une troupe de pantomimes, qui l'empêchoient de s'ennuyer dans l'exercice de son ministère.

Qui êtes-vous ? Leur demanda-t-il en les regardant en pitié. L'Amiral fut bien surpris de s'entendre questionner dans une Langue qu'il sçavoit ; en Langue François. » Nous sommes Sujets, répondit-il, du plus grand Monarque de l'Europe « ; *Il faut*, reprit le Gouverneur, *que votre Europe soit bien pauvre ; ce n'est pas la première fois qu'elle nous envoie des hommes qui ne sont vêtus que jusqu'aux genoux, & mal vêtus. Par la lumière ! si mes gens étoient en aussi mauvais ordre, on me chasse.*

roit de ma place : Mais que demandez-vous ? » D'entrer dans votre » Port pour nous radoubber & nous » rafraîchir «. Quels sont vos talens pour être admis dans la Ville de l'Esprit ? « J'ai à bord , dit l'Amiral , des Constructeurs qui savent doubler le mouvement d'un » vaisseau par la coupe : on se mit » à rire. Des Ouvriers en mines , » à qui la terre ne sçauroit dérober » ses thresors : on rit encore plus. » Des Chirurgiens qui pénètrent » l'intérieur du corps humain , » comme vous voyez la surface » : on éclata à ne plus s'entendre.

L'Amiral se recueillant un peu, imagina que pour mettre les Rieurs de son côté, il falloit citer quelquestalens supérieurs, & plus scientifiques. Il avoit sur l'Escadre des Sçavans qui avoient quitté les délices de Londres pour constater la figure de la terre , & fixer

Les longitudes. » Nation sage &
 » éclairée, reprit-il, j'ai aussi sur
 » mes vaisseaux des Géographes
 » qui connoissent la terre ; comme
 » vous connoissez votre Ville ; des
 » Physiciens , pour qui la nature
 » n'a point de secret ; des Mathé-
 » maticiens qui sçavent mesurer,
 » peser, nombrer toute la créa-
 » tion ; & moi qui vous parle, je
 » puis, sans quitter cette place,
 » vous dire par la Trigonométrie
 » la hauteur de cette tour que j'ap-
 » perçois à deux mille pas ». On
 étoit las de rire ; le mépris suc-
 céda ; le Gouverneur tourna le
 dos, & la barriere se refermoit.
Mylord, lui dit un curieux de la
 foule en mauvais Anglois, laissez-
 là tous ces grands talens qui ne vous
 ouvriront jamais le plus petit gui-
 chet. J'ai été reçu dans cette Ville,
 & j'y ai fait ma fortune en chan-
 tant. » Sublime Gouverneur, s'é-

« cria l'Amiral , Génie lumineux ,
 » comment oublois-je de vous
 » dire que notre Nation excelle
 » en danse , en musique & en cui-
 » sine ! » Le Gouverneur revint
 sur ses pas : on battit des mains.
 Richard Walter , Chapelain du
Centurion , tira une flûte traver-
 sière , instrument inconnu aux Fri-
 volites : il en joua , & nos Marins ,
 sans excepter l'Amiral , danse-
 rent une Matelote , qui fit tomber
 pour un mois toutes les danses de
 la Ville. Il y auroit eu cent por-
 tes , on les eût ouvertes. Cepen-
 dant les Gardes de la Barrière re-
 tarderent l'entrée pour quelques
 minutes : ils fouillerent les étran-
 gers pour sçavoir s'ils ne por-
 toient rien qui fût sujet aux droits.
 Ils trouverent dans la poche de
 l'Amiral un étui de Mathémati-
 que , qui ne ressembloit pas à ceux
 de l'Isle : il fut confisqué en atten-

dant les poursuites ultérieures.

Enfin le Gouverneur se mit en mouvement, & nos Anglois suivirent. Ils ne s'attendoient pas, chemin faisant, à voir rouler des équipages dans le goût de Paris & de Londres. La marche se termina à un Palais immense : c'étoit celui de l'Empereur. Il y a douze cours à traverser avant que de pénétrer à ses appartemens. Ces cours sont environnées de bâtimens avec des boutiques. Là, outre les Officiers du Monarque, sont logés dix illustres de tous les métiers, qu'on juge les plus nécessaires à l'Etat. Les Brodeurs, les Vernisseurs, les Bijoutiers, les Marchands d'odeurs, les Fabriquans d'étrennes, les Ouvriers en lustrés, les Compositeurs de desserts figurés, les Inventeurs & les Contrôleurs de modes, les Peintres pour les voitures de Ville,

les Maîtres à danser , & les Faiseurs de romans , qui sont obligés en commun , & solidairement d'en donner un chaque semaine.

On arriva enfin aux appartemens de l'Empereur. Sa Toute-Élégance (c'est le titre qu'on lui donne) y délibéroit avec ses Ministres sur une proposition qui tenoit toute la Ville en suspens. Il s'agissoit de décider si on logeroit les Evantaillistes à la Cour. On agitoit vivement la question. Mais il parut encore plus important pour le moment de voir les Etrangers qui furent introduits. Il fallut donner en présence du Conseil de nouvelles preuves des talens dont le Gouverneur avoit fait le rapport. Richard Walter avec sa flûte , tâcha de se surpasser , & les Danseurs à l'envi. Mais le talent de la cuisine , que l'Amiral avoit jetté en avant , n'étoit pas encore

éprouvé. Il exécuta avec son Cuisinier, qui heureusement étoit de la troupe, un *Pouding* quintessencié : le Monarque & les Ministres en mangerent ; & sur le champ l'ordre fut signé pour ouvrir le Port à la petite flotte, qui effectivement y entra le lendemain. Il étoit temps pour ces malades ; car il en étoit mort dix pendant la nuit, autant de besoin qu'il y avoit de maladie.

Il est peu de nations plus serviables que les Frivolites de la Capitale, pourvu qu'ils soient bien payés. On porta aussitôt aux Etrangers des rafraîchissemens de toute espece ; mais quand il fallut en compter la valeur, ils ne tinrent plus rien. Les Frivolites ne connoissent ni or ni argent. Ils ont pour monnoie des piéces d'Agathe, des *Agathines*. A la vue des Chellins & des Guinées

d'Angleterre , ils rembalèrent
 leurs provisions. L'Amiral sentit
 la nécessité de procéder par échange.
 Des Vaisseaux Marchands au-
 roient été moins embarrassés. Il
 se souvint pourtant qu'il avoit à
 bord quelques pieces de dentelles
 & de rubans : il se fit dresser une
 espece de théâtre , & débuta par
 le ruban. Il apperçut une impres-
 sion vive de plaisir dans les yeux
 de la multitude : mais pour sça-
 voir quel parti il en tireroit , il en
 coupa une aune. A l'instant un
 Boulanger s'avança , & jetta vingt
 livres de pain sur le théâtre : le
 Boucher , le Pâtissier , les Mar-
 chands de vin & de liqueurs eu-
 rent leur tour ; en sorte qu'avec
 dix ou douze pieces de ruban , la
 Flote se trouva suffisamment ap-
 provisionnée pour un jour. L'A-
 miral en établissant la proportion,
 trouva qu'avec la totalité de ses

rubans, il pourroit nourrir son monde pendant un mois.

Sur le midi on lui annonça que l'Empereur viendrait le jour même visiter l'Escadre. Il n'avoit pas oublié les reproches du Gouverneur sur le mauvais ordre des habits. Il ordonna un air d'ajustement, un air même recherché à l'équipage ; après quoi on se mit sous les armes, & sur deux lignes qui aboutissoient au *Centurion*. L'Empereur chercha des yeux l'Amiral, & eut peine à le reconnoître : il l'avoit vû la veille dans ce négligé qui sied bien sur un Vaisseau, & si mal à la Cour. Il porta la main à ses cheveux ; il examina les boucles avec une attention singulière : il trouva que celles qu'on formoit dans l'Isle, n'en avoient ni les graces, ni l'ensemble. Le Capitaine du *Gloucester* causa bien une autre surprise.

L'Impératrice en tâtant sa frisure, y mit trop d'avidité & de rudesse : c'étoit une perruque ; elle la sépara de la tête, & crut avoir arraché la peau au malheureux *Mitchel*. Ces Riens causerent des événemens dont nous parlerons dans la suite.

L'Empereur continua sa marche. Il trouva les Vaisseaux monstrueux & désagréables à la vue. Pour piece de comparaison, il montrait sa Marine, qui faisoit face dans le Port ; des espèces de Chaloupes élégamment couronnées. Les poupes étoient en marquetterie, parsemées de nacre, les voiles de pourpre & les cables de soie. Il monta sur le Centurion. Les Frivolites n'avoient jamais vû, ni fusils, ni canons, ni bombes, ni boulets : ils regardoient tout cela fort rapidement, sans faire une question. L'Amiral n'en

fut pas fâché ; il n'étoit pas assuré d'être long-temps dans la faveur ; & en cas d'événement il étoit bien aise de contenir les Insulaires, autant par la surprise, que par la force de son artillerie. Cependant il voulut donner quelque nourriture à la curiosité. Il fit remarquer la coupe & la manœuvre des Vaisseaux, les pompes & le cabestan : le Monarque bâilla, & toute la Cour à l'unisson. Il finit par la boussole. » Le pays d'où nous venons est éloigné, dit-il, de plus de 6000 lieuës : c'est ce fer mouvant qui nous a conduit : » il essaya d'expliquer les rapports de l'aiguille aimantée avec les poles. Il parloit à des sourds, mais non à des aveugles. Les yeux de l'Impératrice venoient de tomber sur une caisse de rubans, que le hasard avoit laissé ouverte : elle en saisit une piece avec avidité, & l'Ami-

al l'occasion de faire sa cour es
 yrant tout le magasin. L'Empe-
 eur en distribua quelques rou-
 leaux , & se réserva le reste , en
 demandant si c'étoit tout. » J'en
 avois davantage ce matin , répon-
 dit l'Amiral, je les ai échangé con-
 tre des vivres : c'est la seule mon-
 noie que vos Marchands aient
 voulu recevoir de nous. *Ils n'en*
pourront guères , dit le Monarque :
pourvous soyez tranquille. En effet
 ordonna au Trésorier de l'Etat
 de lui compter dix mille Agathi-
 nes : somme qui pouvoit suffire
 pour la nourriture d'un mois. Le
 lendemain il émana du Thrône
 une Déclaration , qui enjoignoit
 aux Vendeurs qui avoient été
 payés en rubans , de les rapporter
 au Bureau des Modes ; & le Bu-
 reau eut ordre d'analyser le ruban
 pour en établir une Manufacture.
 L'Amiral tranquille sur les pro-

visions de bouche, ne l'étoit pas sur le radoub de ses Vaisseaux; lui falloit du bois. Celui qu'il avoit apperçu dans l'Isle, étoit trop tendre & trop frêle pour cet usage. Il s'informa: on lui donna connoissance d'une Fôrêt, à la distance de dix lieuës, la seule où les arbres, par la qualité particulière du sol, fussent durs & résistans. Il y partoit pour la reconnoître, lorsqu'il lui vint un ordre d'aller friser la Cour. Il fut très-embarrassé pour obéir. Il crut trouver une ressource dans trois Valets de Chambre-Barbiers, qui avoient perfectionné leur goût à Paris. *Jacques Quick, Thomas Ball, & Georges Shaver*: l'Amiral les nomma, parce qu'ils vont jouer un assez beau rôle. Il se fit accompagner du Colonel *Crachero* qui commandoit les troupes de terre & des deux Capitaines

Mitchel & Saunders. Assurément ni eux ni lui ne comptoient mettre la main à l'œuvre. Ils se tromperent : l'Empereur présenta sa tête à l'Amiral. L'Impératrice & deux Princes, l'espoir du Thrône, s'emparerent du Colonel & des deux Capitaines. L'Amiral s'excusa aussi-bien qu'eux, en disant qu'ils possédoient bien toute la théorie de cet art, mais qu'ils manquoient de pratique. Durant ce propos un Courtisan rioit malignement, & l'Amiral avoit senti de l'antipathie pour lui avant même qu'il eut ri. Les Valets de Chambre furent ici les vrais Acteurs. L'ouvrage alloit, & le Monarque s'avisa de demander à l'Amiral de quelle Nation Européenne il étoit? *De la premiere*, répondit-il: *Vous êtes donc François*, reprit le Courtisan rieur. Cette conséquence ne fut pas du goût de l'Amiral,

qui en se déclinant *Anglois*, voulut prouver sa proposition ; le Courtisan sa conséquence. La dispute s'échauffoit, & la frisure finit à la gloire des trois Artistes qu'on logea dans la deuxième cour du Palais. Ce furent les hommes du jour. Pour leurs Maîtres ils ne remportèrent que beaucoup d'indifférence, & peu d'estime. L'Amiral retourné à l'Escadre, réfléchissoit assez tristement sur cette aventure. Le froid avec lequel il avoit été congédié, ce Courtisan qui avoit pris le parti de la France, la Langue Française répandue à la Cour y avoit-il des François dans l'Isle ? Mais comment y seroient-ils venus, sans qu'il en eût jamais rien transpiré en Europe ? Et s'il y en avoit, pouvoit-il se flater d'une bonne intelligence avec eux ? L'incertitude est cruelle. Il alla voir ce

Courtisan , dont il étoit mécon-
 tent: s'il existoit des François dans
 l'Isle , celui-là devoit l'être.

Le Courtisan , après avoir un
 peu joui de son embarras, déchira
 la voile. » J'étois à Paris , lui dit-
 il, en 1719. lorsque tout le mon-
 de changeoit son or contre du
 papier. Je ne suivis pas la mode,
 parce que je n'avois point d'or.
 Mais en m'intriguant pour pro-
 curer du papier à ceux qui en
 vouloient, j'amassai de l'or. J'é-
 tois jeune au milieu d'une Ville
 de dépenses & de plaisirs: je dissi-
 pai aussi promptement que j'a-
 vois acquis. Il ne me resta que
 des passions; & je m'apperçus
 bientôt que n'ayant plus d'or, je
 n'avois plus de mérite. Il me vint
 en idée d'aller chercher du mé-
 rite au Perou: je la communi-
 quai à quelques amis: ils la goû-
 terent pour eux-mêmes. La co-

»lonie grossit insensiblement ;
 » nous nous embarquâmes à la
 » Rochelle pour *Porto-Bello*, au
 » nombre de cent soixante. La
 » navigation fut heureuse jusqu'à
 » la hauteur de Isles Antilles; mais
 » un vent contraire qui se soutint
 » avec opiniâtreté, nous porta sur
 » les côtes du Bresil. Il ne fut plus
 » question de Porto-Bello. Le Ca-
 » pitaine pour tirer parti du con-
 » tre-temps, forma le dessein d'al-
 » ler à Lima, où il espéroit de se
 » défaire de ses marchandises avec
 » avantage. Nous tournions l'A-
 » mérique. Nous passâmes le Dé-
 » troit de *le Maire*; & c'est au for-
 » tir de ce Détroit, que tous les
 » vents nous attendoient pour
 » nous offrir la mort à chaque mi-
 » nute. Des tempêtes qui ne s'ap-
 » paisoient que pour reparoître
 » plus furieuses, nous poussèrent
 » & repoussèrent long-temps d'a-
 » bîme en abîme.

„ Le vingtième jour nous étions bien persuadés qu'il n'y avoit point de terre dans le parallele que nous courions ; & lorsqu'à travers tant d'horreurs nous abordâmes à ce monde inconnu , nous doutions de la vérité de notre estime. N'étoit-ce point le Pérou qui s'offroit à nous ? Quoique ce fût , c'étoit une terre enfin. Elle nous présenta d'abord un rocher fort élevé : nous y montâmes pour découvrir le pays où le sort nous jettoit. A peine fûmes-nous au sommet , que le Vaisseau que nous voyions à nos pieds chassa sur ses ancres , & un coup de vent nous le fit perdre de vue pour toujours avec le Capitaine & les Matelots. Sans doute ils ont trouvé la fin de leurs maux dans le sein de l'Océan. Nous errâmes d'abord de bourgade en

„ bourgade , sans autre dessein
 „ que celui de vivre. Ensuite nos
 „ idées se tournerent du côté de
 „ la Capitale : les grandes Villes
 „ sont plus fécondes en ressour-
 „ ces. Nous en étions à deux cen-
 „ tieux. Que de peine à souffrir
 „ pour y arriver ! mais la conso-
 „ lation fut prompte.

„ Les Frivolites s'apperçurent
 „ combien nous leur étions né-
 „ cessaires. Ils étoient justement
 „ dans cette disposition d'esprit
 „ où un peuple cherche à sortir
 „ de sa barbarie. Ils n'avoient en-
 „ core ni lustres , ni sofas , ni bi-
 „ joux , & les visages des femmes
 „ n'étoient pas encore vernis.
 „ Mais on commençoit à multi-
 „ plier les lumieres , à élargir les
 „ chaises , à tailler le verre à facet-
 „ tes ; & les femmes , lorsqu'elles
 „ vouloient représenter , pre-
 „ noient d'un élixir qui , en fouet-

tant

„ tant le sang , animoit leurs cou-
 „ leurs. La finesse de la cuisine ,
 „ les ornemens de la table , les
 „ prestiges de la parure , l'élégan-
 „ ce des meubles , la variété des
 „ équipages , les broderies , tout
 „ cela s'ébauchoit. On ignoroit
 „ les modes ; mais on convenoit
 „ qu'il n'étoit plus possible à une
 „ honnête femme de porter une
 „ robe toute une saison , & en gé-
 „ néral d'avoir toujours la même
 „ forme d'habit , comme on a le
 „ même nez.

„ Les mœurs tendoient aussi à
 „ se dépouiller de leur rudesse.
 „ Les airs maniérés , les compli-
 „ mens , le bon ton , les vapeurs ,
 „ les soupers divins , les dépen-
 „ ses de fantaisie , les amitiés des
 „ lèvres , les amours d'un jour ,
 „ toutes ces fleurs d'urbanité
 „ étoient dans le bouton , n'atten-
 „ dant qu'un coup de soleil pour

„bourgade , sans autre dessein
 „que celui de vivre. Ensuite nos
 „idées se tournerent du côté de
 „la Capitale : les grandes Villes
 „sont plus fécondes en ressour-
 „ces. Nous en étions à deux cent
 „lieuës. Que de peine à souffrir
 „pour y arriver ! mais la conso-
 „lation fut prompte.

„ Les Frivolites s'apperçurent
 „combien nous leur étions né-
 „cessaires. Ils étoient justement
 „dans cette disposition d'esprit
 „où un peuple cherche à sortir
 „de sa barbarie. Ils n'avoient en-
 „core ni lustres , ni sophas , ni bi-
 „joux , & les visages des femmes
 „n'étoient pas encore vernis.
 „Mais on commençoit à multi-
 „plier les lumieres , à élargir les
 „chaîses , à tailler le verre à facet-
 „tes ; & les femmes , lorsqu'elles
 „vouloient représenter , pré-
 „noient d'un élixir qui , en fouet-
 „tant

„ tant le sang , animoit leurs cou-
 „ leurs. La finesse de la cuisine ,
 „ les ornemens de la table , les
 „ prestiges de la parure , l'élégan-
 „ ce des meubles , la variété des
 „ équipages , les broderies , tout
 „ cela s'ébauchoit. On ignoroit
 „ les modes ; mais on convenoit
 „ qu'il n'étoit plus possible à une
 „ honnête femme de porter une
 „ robe toute une saison , & en gé-
 „ néral d'avoir toujours la même
 „ forme d'habit , comme on a le
 „ même nez.

„ Les mœurs tendoient aussi à
 „ se dépouiller de leur rudesse.
 „ Les airs maniérés , les compli-
 „ mens , le bon ton , les vapeurs ,
 „ les soupers divins , les dépen-
 „ ses de fantaisie , les amitiés des
 „ lèvres , les amours d'un jour ,
 „ toutes ces fleurs d'urbanité
 „ étoient dans le bouton , n'atten-
 „ dant qu'un coup de soleil pour

„éclore. Les maris ne sentoient
 „pas encore le ridicule d'aimer
 „leurs femmes ; mais ils y trou-
 „voient de la gêne. Les femmes
 „n'avoient pas encore abandon-
 „né les soins domestiques pour
 „ceux de la toilette ; mais une
 „voix secrète leur disoit qu'elles
 „étoient nées pour un rolle agréa-
 „ble & brillant. A peine comp-
 „toit-on quelques Seigneurs qui
 „eussent le courage de dépenser
 „au-delà de leurs revenus ; mais
 „depuis quelques années on y
 „étoit juste. Enfin les Frivolites
 „n'avoient pas encore le goût ;
 „ils avoient seulement du goût
 „pour le goût.

„ Mais malgré cet heureux na-
 „turel, qu'il en coûte , Milord,
 „pour former une Nation ! » Mi-
 lord à ce propos fronça le sourcil.
*Il voulut parler de Loix, de vertus,
 de Sciences, d'Arts utiles pour rem-*

plir ce grand objet. » Vouliez-vous
 „ donc , reprit le François , que
 „ nous mîssions cette Capitale en
 „ bonnet de nuit ! Tous ces Arts
 „ qui réjouissent les yeux , qui em-
 „ bellissent les passions , ils les tien-
 „ nent de nous ; nous avons poli
 „ leurs vices , & ils ont adopté
 „ notre Langue , qui a donné du
 „ jeu à leur esprit. Heureusement
 „ à notre départ de France cha-
 „ cun s'étoit muni d'une bibliothé-
 „ que de poche , (que faire sur un
 „ vaisseau !) tous livres de goût.
 „ Des Romans délicieux , des Co-
 „ médies pétillantes d'esprit , des
 „ Tragédies galantes , des Opéra
 „ d'amour fondu. Vous ne sçau-
 „ riez croire avec quelle sagacité
 „ ils en ont imité les graces. Nous
 „ comptons aujourd'hui six cent
 „ Poètes & deux mille Roman-
 „ ciers. Vous en jugerez vous-
 „ même : lisez cette Comédie

„ faite par un grand de la Cour ;
 „ & ce Roman dont un Magistrat
 „ est le pere.

„ Au reste la Colonie a semé
 „ pour elle-même. On nous a tous
 „ distingué dans l'Etat , moi sur-
 „ tout , pour qui on a créé une
 „ Charge de la Couronne. Vous
 „ parlez au grand Contrôleur des
 „ Modes : cette place a bien des
 „ fleurs , mais elle a ses épines.
 „ Une mode avec ces gens-ci
 „ vieillit en quinze jours. Il fau-
 „ droit être plus que François pour
 „ toujours fournir. Ah ! si le sort
 „ ne nous eût pas enlevé notre
 „ vaisseau il étoit chargé de
 „ tout ce superflu de France , qui
 „ est ici le nécessaire. Que de mo-
 „ déles pour cette Ville ! ce ruban
 „ qui vous fait tant d'honneur , il
 „ y a long-temps qu'il y figureroit.
 „ On ne sçauroit tout faire à la
 „ fois. Il faut des siècles pour éga-

„ler Paris. On a sans doute beau-
 „coup perfectionné depuis notre
 „départ. J'ai apperçu comme
 „tout le monde un nouveau goût
 „dans la frisure que vous avez
 „apportée.

„ Mais pesez bien, Milord, ce
 „que je vais vous dire. Ou c'est
 „votre dessein de vous établir
 „dans cette terre, ou ce ne l'est
 „pas? Si ce ne l'est pas, que vous
 „importe d'y acquérir de la con-
 „sédération, en y montrant des
 „nouveautés? Si ce l'est, gardez-
 „vous désormais d'en produire
 „aucune sans mon agrément.
 „Vous les tenez toutes de la Fran-
 „ce; avouez-le de bonne foi. Fai-
 „tes-lui en hommage. Sans cela,
 „malheur à vous: notre crédit est
 „grand.

*Loin de me fixer ici, répondit
 l'Amiral, je vous offre de vous re-
 mener dans votre Patrie que vous*

regrettez sans doute. « Nous l'a-
 „vons regrettée, il est vrai, repli-
 „qua le grand Contrôleur, nous
 „craignîmes long-temps de ne
 „pouvoir subsister des alimens
 „de l'Isle; & nos frayeurs aug-
 „menterent beaucoup, lorsqu'a-
 „près quelques années nous nous
 „apperçumes que notre chair se
 „raréfiroit, se subtilisoit, que no-
 „tre substance se dissipoit. En
 „prononçant ces mots, il fit une
 „gargouillade, & donna du pied
 „dans un lustre. Croiriez-vous,
 „ajôûta-t-il, que je ne pese plus
 „que cinquante livres? Les enfans
 „que nous avons faits dans les
 „premiers temps de notre trans-
 „migration, nous n'osions les
 „toucher. Ces jolies machines
 „avoient apporté du sein de leurs
 „meres des ressorts extrêmement
 „délicats, trop délicats pour se
 „jouer avec les forces de l'Europe

„dont nous conservions encore
 „une partie. Mais insensiblement
 „les proportions se sont établies
 „entre notre constitution & la
 „nature de l'Isle ; & nous vivons
 „heureux avec un peuple qui a
 „l'imagination couleur de rose.

L'Amiral avoit la sienne couleur
 de bois , très enfoncée dans la fô-
 rêt : il y alla , & il en revint con-
 tent. Cependant il falloit un or-
 dre du Souverain pour couper ;
 il demanda une audience qui lui
 fut refusée : il l'auroit peut-être
 obtenue par le moyen du grand
 Contrôleur , mais la confiance
 n'étoit pas établie entr'eux. Il s'a-
 dressa à d'autres Favoris , dont
 aucun n'osa porter sa demande
 aux pieds du Thrône. Quand la
 faveur manque , on doit recourir
 aux voies ordinaires. Il se présenta
 au premier Ministre un Placet à
 la main. Tous les Placets qui

étoient soupçonnés de causer le moindre déplaisir au Monarque, étoient supprimés. Le sien eut le même sort. Il repassoit les antichambres d'un air soucieux. Il fut arrêté par un Seigneur, espece de Philosophe, qui pensoit trop singulierement pour faire son chemin à la Cour; mais il y étoit souffert à cause de la grandeur de sa naissance: il questionna l'Amiral sur la position, le gouvernement, la marine, le commerce de l'Angleterre. L'Amiral fut étonné du sérieux des questions, les premières de cette espece qu'on lui eût faites. Après lui avoir répondu, il lui exposa le sujet de son chagrin. *Vous ne voyez pas en plein jour*, lui dit le Questionneur, *n'avez-vous pas donné à l'Empereur trois hommes importants, sur-tout Quick qui le coëffe. Vous cherchez bien loin ce que vous avez dans vos mains: & il le quitta.*

Il faut que la fierté Angloise ait d'abord été un peu blessée de la voie subalterne qu'on lui suggéroit ; car il fait une réflexion héroïco-Philosophique , *qu'il n'y a rien de bas pour qui sert sa patrie.* Il alla donc trouver Quick, son Valet de Chambre , à qui par un reste d'habitude il parla en maître. Quick répondit en indépendant. L'Amiral mit du moëleux dans son ton qu'il orna d'une boëte d'or. Quick promit tout , & tint parole. Le troisiéme jour il apporta l'ordre signé. Mais il se trouve souvent des difficultés où l'on n'en voit plus. Dès qu'on voulut mettre la coignée à un arbre , l'Intendant des Forêts en marquoit un autre qui ne convenoit pas. L'Amiral montrait son ordre , & s'en tenoit à la lettre. L'Intendant en expliquoit l'esprit. Deux mille Agathines les ramenerent

au même sens ; & tout fut disposé pour le radoub. Après quoi l'Amiral dans son loisir se livra aux spéculations sur l'Isle Frivole.

Elle est située par le 45. d. 8. min. de latitude méridionale , & par le 220. d. 17. min. de longitude en comptant depuis le Méridien de Ténérif : elle est fort élevée au-dessus du niveau de la mer, environnée, ou peu s'en faut, de hautes montagnes qui la mettent à l'abri des vents. L'air qu'on y respire invite au plaisir par sa douceur , & donne beaucoup de jeu au sang par sa subtilité. Elle a environ six cent lieuës de diamètre. Il y a trois grandes Nations à l'Ouest , qui n'en sont séparées que par un bras de mer. Le tout fait un monde à part. L'Amiral ne parle que de l'Isle , & encore fort superficiellement : le temps a manqué à ses découvertes.

J'appercevois, dit-il, des Phénomènes inconnus ailleurs : la terre aussi légère que la fleur de farine, les arbres sans solidité, les fruits plus faits pour flater le goût, que pour nourrir ; d'autres travaillés dans les creusets d'une nature chimiste, & qui ne flatent que les yeux ; le vin dépouillé d'esprits, la chair usuelle peu substantieuse, & en général tous les animaux, n'ayant que le volume sans avoir le poids proportionnel ni la force. Par-tout enfin l'image de la nature plutôt que la nature. Tout cela l'embarassoit beaucoup, & tout cela devoit avoir une cause. Ces Amiraux Anglois sont singuliers. Je crois bien, comme nous l'assurons tous, qu'ils ne nous valent pas à la tête d'une flotte ; mais ils ont la vanité d'être Physiciens, Géomètres, Astronomes, & tout ce qu'on voudra. Celui-ci pèse

l'air, analyse la qualité de la terre, il examine les souffres, les sels, les huiles, les sucres qui donnent l'être aux végétales, dont il cherche les rapports avec les animaux qui s'en nourrissent. Il creuse à l'Angloise. Eh bien ! qu'il creuse tout seul, tandis que nous regarderons le tableau de la Capitale qu'il a croqué.

La Ville de l'Esprit est aussi grande que Londres. On y compte un million d'habitans : elle en contiendrait deux, si elle n'étoit pas coupée par la quantité de jardins & de vastes bâtimens, où l'on ne multiplie point. On n'y travaille pas plus. Les familles qui les habitent, sont uniquement chargées de réciter des prières pour ceux qui travaillent.

La Ville est traversée par un fleuve. On a bâti sur les ponts, où l'on aime mieux voir des ma-

gasins de luxe, que de promener
les yeux sur la longueur de ce
beau canal.

Il faut, dit l'Amiral, qu'avant
le débarquement des François, il
y ait eu un siècle où les Frivolites
tenterent déjà de sortir de leur
barbarie; mais vraisemblablement
les Génies qui voulurent les en
tirer, n'étoient pas au ton général
de la Nation. Ils planterent des
avenues, ils construisirent des
portes triomphales, ils commen-
cerent des quais, ils bâtirent des
places, ils désignerent des fontai-
nes publiques, ils éleverent des
édifices à la vertu & aux sciences.
Ils ne firent pas tout, & ce qu'ils
n'ont pas fait, est encore à faire.

Parmi plusieurs monumens
d'architecture qu'ils ont laissés, il
en est un qui étonne par la com-
position, l'harmonie, la hardiesse
& la grandeur de ses parties. C'est

un Palais que les Frivolites reverroient tous les jours avec plaisir, s'il n'étoit que joli ; mais il est beau , ils l'ont masqué ; & quoiqu'il fût destiné à loger leur Souverain, il n'est pas encore couvert. Il reste aussi de ce siècle trop sérieux des tableaux , des statues , des poèmes & des pièces d'éloquence où la nature est trop bien rendue pour plaire long-temps. Les Peres séduits par la nouveauté admirerent peut-être tous ces chefs-d'œuvres ; mais les enfans ont des bijoux de toute espece , des cabinets élégans , des équipages miraculeux.

Il est peu de Villes au monde où les arts mécaniques soient si agréables : les Artistes ont bien profité des leçons de la Colonie Françoisse , trop profité , car ils outrent tout pour contenter la nation ; ils s'épuisent en précieu-

les bagatelles , en cent petits meubles , en mille jolis riens de peu de durée. Les Manufactures fournissent des étoffes volatiles, qui n'ont que quelques représentations. Un Ouvrier qui ne donneroit que du bon , n'auroit pas de pain.

Il est peu de Villes aussi , il n'en est point où les beaux arts soient si jolis. La peinture néglige la force & l'expression pour se parer d'un brillant coloris : elle plait sur-tout lorsque sous des traits mignons , elles s'enchâsse dans de jolies boîtes. Les morceaux de force qui lui échapperent autrefois , passent à une nation voisine qui n'a pas les yeux faits pour les graces. La Poésie dans ses fureurs tragiques , ne s'avise pas d'exciter la terreur & la pitié , ni d'inspirer ces vertus féroces qui sauvent les Etats. C'est une Coquette

qui amuse par l'éclat de sa parure,
 & la galanterie de ses propos,
 qui se fâche pour le plaisir de se
 fâcher, & qui pleure pour rire.
 L'Eloquence n'est pas un torrent
 qui entraîne; c'est un ruisseau qui
 murmure sous des fleurs; & l'His-
 toire s'habille en Roman.

L'Amiral fait ici une réflexion.
 Et quand n'en fait-il pas? Ce n'é-
 toit pas son dessein d'écrire pour
 nous, mais pour la Nation. Il
 pense que les femmes Frivolites
 ont donné le ton aux arts. On
 veut leur plaire comme elles plai-
 sent, par des minauderies, des
 couleurs empruntées, & des gra-
 ces factices.

Les Sciences à leur tour ont
 voulu s'ajuster: elles n'y ont pas
 encore réussi. Les talens les éclip-
 sent toujours. Le Général Cra-
 cherode entendit une oraison fu-
 nèbre: c'étoit celle d'un Chantre

à cadences perlées. L'Orateur après une artillerie d'antithèses , le mit au dessus du plus grand Philosophe de l'Isle. Le lendemain le Capitaine Saunders se trouva chez un homme d'Etat , qui venoit de s'enrichir en veillant au bien d'une Province. Il y vit un Maître à danser qui s'étoit fait beaucoup prier pour communiquer ses graces à l'héritier de la famille. On lui offrit un certain prix : *Me prenez-vous, dit l'homme à talent, pour un Maître de Physique ?* Il disparut sans révérence. Vint sur la scène un autre talent , un grand garçon bien fait , le fouet à la main. *Vous me convenez assez ,* lui dit le Seigneur , après avoir examiné sa taille & sa figure, *voyez si deux cent Agathines vous conviennent. Deux cent Agathines à moi,* reprit le Cocher, *pour vous mener brillamment , & pour former*

vos chevaux. Gardez-les pour ce triste Sçavant qui endoctrine votre fils.

Les Frivolites appellent *triste* tout ce qui est *sérieux*. Ils n'oublient rien pour l'égayer. Ils sçavent qu'il faut lire ; mais les livres doivent amuser sans instruire. Les Auteurs du temps montent leur esprit sur ce ton. L'Amiral donna l'aumône à un Sot qui avoit fait un excellent Livre sur les devoirs d'un Souverain Patriote.

Ils ont des Tribunaux de Justice en quantité : le grand Tribunal a son Sanctuaire en commun avec des Vendeuses de romans & des Marchandes de modes. On voit au rang des Juges une jeunesse fleurie qui n'a pas encore la libre disposition de son patrimoine. On craindroit qu'elle ne le dissipât en équipages & en soupers fins.

Ici l'Amiral nous ramene à ses

Vaisseaux. Un mois s'étoit écoulé, & il en falloit deux autres pour achever le travail, d'autant plus qu'il faisoit construire un Navire d'avitaillement pour remplacer la Pinque *Anne*. Mais comment subsister? Et comment acheter les provisions pour l'embarquement? Les Agathines qu'il avoit tirées du thresor, touchoient à leur fin, & il n'avoit plus de rubans. A la vérité il lui restoit des dentelles; mais il se souvenoit des menaces du grand Contrôleur, dont il craignoit le crédit à la Cour. Il apprit bien dans cette conjoncture à estimer des talens sur lesquels il n'avoit pas compté en quittant l'Angleterre. On lui avoit demandé plusieurs fois des Maîtres à danser. & des leçons de flûte. Ce n'est pas que la danse & les instrumens du pays n'eussent leur mérite. Mais tout ce qui étoit nouveau, & sur-

tout ce qui avoit pris à la Cour, étoit supérieur. Il avoit résisté aux sollicitations, parce qu'il avoit besoin de tout son monde pour les travaux de l'Escadre; mais il étoit encore plus nécessaire de vivre, sauf à prolonger le séjour.

Il choisit donc cinquante sujets parmi ceux qui avoient quelque teinture des deux talens; & après huit jours de répétitions, il les livra à l'utilité publique, & à la subsistance de la flotte. Qu'on ne s'imaginer pas que l'Amiral regardât faire les bras croisés. Il eut pour élève en fait de danse le fils d'un Général d'Armée. Je voyois venir, dit-il, dans la maison un Maître de Géométrie, & j'avois honte en donnant beaucoup moins de temps, d'être payé au triple. Calcul fait, le produit des leçons devoit suffire à la nourriture de l'Escadre; & il lui vint une autre res-

source pour acheter les provisions de l'embarquement.

L'Empereur s'impatienta un jour sous l'opération de la frisure: un concert l'attendoit. Ce moment d'humeur alarma la Cour. On se rappella la perruque du Capitaine *Mitchel*. Sa toute-Elégance en demanda une à l'illustre Quick. Quick profita de la conjoncture pour remettre son ancien Maître en faveur. Il dit au Monarque que ce qu'il demandoit, étoit un effort du génie Européen; qu'à la vérité lui Quick étoit bon pour l'exécution; mais que pour le plan il falloit le chercher dans la tête de l'Amiral. L'Amiral fut mandé après une instruction secrète du généreux Quick. Cependant avant tout il crut devoir prévenir le grand Contrôleur des modes, afin de ne pas s'exposer à son ressentiment. *L'Empereur me demande une*

perruque, lui dit-il: » une perru-
 » que ! répliqua vivement l'Offi-
 » cier de la Couronne, sçavez-
 » vous que parmi les nouveautés
 » que je reservois à cette Nation
 » qui s'amuse & qui s'ennuie rapi-
 » dement de tout, celle-là tient le
 » premier rang ! par tous les
 » cieux ! il alloit éclater . . .
mettez-vous à ma place, répondit
 doucement l'Amiral : *il s'agit de*
notre subsistance. Je n'ai plus ni ru-
bans, ni agathines. Il est vrai qu'il me
reste des dentelles, mais vous m'a-
vez interdit toutes ces ressources. . .
 » Des dentelles ! reprit le Contrô-
 » leur en se calmant; eh bien livrez-
 » moi les, & je vous abandonne la
 » gloire & le profit de la perruque.
 Il y avoit long-temps qu'il avoit
 tenté de donner des dentelles à la
 Nation ; mais n'ayant pas de mo-
 dèle à montrer, elles étoient en-
 core à naître. Les ouvriers de l'Isle

n'ont pas l'esprit créateur : ils enjolivent seulement ce qui est créé. L'Amiral accepta la proposition, & la Perruque Impériale parut le huitième jour sur la tête du Monarque, qui fonda sur le champ une école d'élèves pour satisfaire à l'empressement du public, du public du bon ton, qui n'osoit plus se montrer en cheveux. Il ne s'entint pas là.

Nous avons dit que l'Isle Frivole avoisine trois grands Etats. Il est arrivé plus d'une fois qu'après de longues guerres elle en a reçu des conditions de paix fort dures. Mais jamais rien n'a pu affoiblir un droit qu'elle s'est acquis sur eux, celui de régler la forme de leurs habits & tout leur ajustement. Le Monarque fit partir trois perruques, c'est-à-dire, trois modèles à suivre pour les trois Etats ; & le thresor se r'ouvrit pour l'Amiral, qui

pouffâtes recherches sur les mœurs de Frivolites. Il n'est point de Nation qui ait des mœurs si élégantes. Il est étonnant , ajoute-t-il , qu'en si peu d'années ils aient surpassé les François. Ils auroient peut-être dû s'en tenir aux leçons de leurs Maîtres ; mais en fait d'élégance , leur imagination est trop vive pour s'arrêter.

Entrez dans un cercle avec un air brillanté & un habit de goût , on vous accueille avec toutes les graces. La compagnie sentoît qu'il lui manquoit quelque chose : c'étoit vous. Vous vous trouvez des perfections dont vous ne vous doutiez point.

Les Frivolites , pour vous accorder leur amitié , ne vous demandent pas des vertus , mais des agrémens. On vous suppose toujours honnête-homme ; mais prouvez bien que vous êtes joli homme.

me. Avez-vous besoin de leurs services? Priez-les, ils vous supplient d'ordonner; & vous avez toujours la consolation de les voir furieux de n'avoir rien fait. L'Amiral comptoit sur un Protecteur qui l'avoit comblé de belles paroles: il y eut recours. *Voilà tout ce que je puis pour vous*, dit l'Important en tirant son flacon: ce flacon étoit plein d'une eau qui se distille & se bénit à la Cour. Tout le monde poli se pique d'en avoir, surtout les Grands, & ils en distribuent libéralement à qui en veut.

Les Grands ne se ressemblent pas par-tout. Un homme à qui bien des gens viennent souhaiter le bon jour, & qui ne le souhaite à personne, qui voit beaucoup d'étoffes & de bijoux dans sa matinée, qui fait répéter aux glaces des magots de grand prix, qui a quantité de chiens & de chevaux, qui fait

de grands repas dans un salon bien verni, & qu'on applaudit toujours, cet homme est appelé grand chez les Frivolites, & on lui doit de grands respects, de la politesse aux autres.

Elle est l'ame des Frivolites, la politesse. Il vaudroit mieux avoir trahi son ami, que d'estropier un compliment. Un homme vraiment poli a un bonnet pour ne jamais se couvrir; il dessine bien une révérence, & n'appelle pas sa femme, *ma femme*. S'il ne faisoit pas tout cela, il auroit beau être liant, attentif, complaisant, il ne seroit pas poli. Pour l'être, il faut encore observer scrupuleusement tous les titres. Ils ne disent pas seulement en parlant de l'Empereur, *sa toute-Elégance* a ouvert le bal: c'est également *sa toute-Elégance* qui *éternue*. Un insolent s'avisa de dire à un Ministre: *vous êtes un sot*. Tout

le monde fut indigné de ce qu'il n'avoit pas dit : *votre éclatante lumiere est une sote.*

Ils observent les décences avec autant de rigueur. Un homme en place qui vole en grand , est en grande considération : si avant sa fortune il eût pris quelques agathines sur un chemin , on auroit puni l'indécence. Une beauté pardonne tout à un téméraire , hors les expressions peu délicates. Un mari ne prétend pas gêner le cœur de sa femme ; mais il éclateroit si ses amusemens n'étoient pas décens. A l'arrivée de l'Amiral on formoit un établissement , où le sexe subalterne pourroit perdre sa vertu avec décence.

Chez les Frivolites comme en Europe, on parle beaucoup *mérite*. Il faut des hazards singuliers pour en tirer parti ; mais c'est un point bien décidé qu'il est plus avanta-

geux d'être goûté. Ceux qui le font , ne sçavent à quoi ils le doivent , au tour de leur visage , à leur maintien , ou à leur façon de rire. Parmi les sujets qui réussissent , l'un se met bien , celui-là est beau joueur , l'autre conte joliment. On ne seroit point surpris de voir un Courtisan disgracié , parce qu'il auroit l'air gauche.

Il n'en est pas de l'honneur comme du mérite. Il en faut absolument , & ils en mettent par-tout. Ils n'ont pas le plaisir , mais l'honneur de vous voir , de vous parler , de vous servir , & de ramper sous les titres. Ils ont pour les pupiles des Tuteurs d'honneur , dans les Tribunaux des Conseillers d'honneur , dans les hôpitaux des Economes d'honneur ; & toutes les femmes attachées à la Cour , sont Dames d'honneur. Les professions élevées rougiroient de faire payer

leur travail au public ; mais elles acceptent de grands *honoraires*. La Noblesse sur-tout excelle en honneur. Un noble Frivolite qui aura eu le malheur d'être mauvais mari, mauvais pere, citoyen inutile, se ressouvient toujours de l'honneur pour le recommander à son fils ; & le fils comme le pere a grand soin de ne tenir que sa parole d'honneur, de ne payer que ses dettes d'honneur, & de tuer quelquefois par honneur. Les femmes ont leur honneur à part. Elles ont de si grands principes pour le conserver, qu'on les a encore rendu dépositaires de celui de leurs maris. Cependant les femmes du haut style ont refusé le dépôt, parce qu'elles sont sujettes à des vapeurs qui leur donnent des distractions.

L'honneur fait les Guerriers : c'est la Capitale qui fournit les

Officiers Généraux: on y prend un soin tout particulier de leur éducation. Un jeune Seigneur que l'on destine au commandement, doit avoir le meilleur Tailleur, le Parfumeur le plus exquis, l'équipage le plus brillant, la livrée la plus leste; il doit jouer beaucoup, danser souvent, être à tous les spectacles, & imaginer quelque chose sur l'habillement de la première troupe qu'on lui confie.

Cette élégance de mœurs si répandue dans le beau monde, a passé au peuple. Une Marchande mêle à son commerce des manières, des propos, des graces qui séduisent les bourses. L'artisan s'est poli avec ses ouvrages. Le domestique sçait qu'on le prend bien moins pour le service utile, que pour le service brillant: il s'y ajuste; & lorsque du derriere du carrosse il passera dedans, il ne fera

pas déplacé. Il faut être bien familier avec les visages pour ne pas se méprendre entre la femme qui sert, & la maîtresse qui est servie. Les arts d'agrémens, la danse, la musique, la parure, sont descendus à tous les étages. Encore quelques nuances, & il ne manquera au peuple pour être bonne compagnie, que de pouvoir dire *mes gens, mon hôtel, mes terres, mes aïeux*.

Les Frivolites ont porté cette élégance de mœurs jusqu'au sein de la Religion. La bonne compagnie va quelquefois dans les Temples pour passer le temps. Elle s'y occupe à se saluer, à se regarder, à décider les visages & les étoffes jusqu'au moment de l'instruction. Le Chapelain Richard Walter dit qu'il y amusa ses yeux & ses oreilles. L'Instruteur débuta par un compliment au grand Prêtre de la Capitale, & des révérences à

l'Assemblée. Après quoi il prononça un discours très fleuri sur des vertus si déliées, qu'elles ne donnoient aucune prise. Ils adorent le soleil; ils voudroient bien l'aimer, mais la façon les embarasse. Lui doivent-ils de l'amour *à cause qu'il les échauffe & les éclaire, ou parce qu'il est chaud & lumineux en lui-même?* C'est une dispute de cent ans. Ils ont proscrit la Poligamie, parce qu'il n'y a qu'un soleil & qu'une lune; mais un mari sçait bien qu'il doit tâcher de plaire à plusieurs femmes, & les femmes auroient un air bien sauvage si elles s'en fâchoient. Un dogme capital de leur Religion, c'est de condamner toutes les autres. Cependant Richard Walter se laissa saisir à l'esprit de conversion; il entreprit celle d'une beauté de la Cour, qui avoit quelquefois des caprices de vertu, & qui par

un air de philosophie , mêlé aux graces , donnoit le ton aux beaux cercles. Il y avoit sur-tout deux obstacles à vaincre : il falloit la désabuser sur la divinité du soleil : il y réussit ; la détacher de dix amans à qui elle étoit fidelle , il en vint à bout. Que vous allez être heureuse , s'écria-t-il ! arrachez donc vite ce *Zirphos* qui vous dévoue à l'erreur. C'étoit l'image du soleil , qui fut autrefois un signe de Religion , mais que l'esprit de la Nation a tourné en ornement galant. *Que dis-tu ? malheureux !* reprit la Catéchisée. *Mon Zirphos ! l'éclat de ma parure ! tu m'arracherois plutôt mon existence.* Dès ce moment tout fut dit , rien ne se fit.

Au reste leur conversation est aussi élégante que leurs mœurs. Elle ressemble à leurs boutiques de modes. C'est une broderie sur de jolis riens , une garniture d'é-

quivoques, une bigarrure de questions qui n'attendent pas les réponses, un assortiment de plaisanteries dont on rit toujours par provision, sauf à chercher après de quoi l'on a ri. Je ne pouvois m'empêcher moi-même, dit l'Amiral, de sourire à leurs gentilleses toujours vives & légères, parce qu'ils ne promettent leurs idées que sur les surfaces.

Si les mœurs des Frivolites sont si élégantes, la nature, ajoute-t-il, leur a donné des sensations à part. La beauté a des droits par-tout; mais dans la Ville de l'Esprit elle tourne toutes les têtes. C'est une Comète qu'on observe, qu'on suit dans tous ses mouvemens, qu'on intercepte dans sa course, on ne voit qu'elle, on ne parle que d'elle.

Il est de petits sièges à la Cour fort peu commodes, & très goûtés : on a vû manquer de grands

mar
n'au
Il
che
Qu
ils n
à un
mo
Il
fer
s'é
tra
co
de
un
fé
n
d
p
l
e

mariages , parce que l'épouse n'auroit pas le plaisir de s'y asseoir.

Ils aiment l'apparence des richesses , plutôt que les richesses. Qu'après avoir sondé leur bourse, ils n'y trouvent pas de quoi prêter à un ami : ils s'en consolent en lui montrant un meuble de goût.

Ils ne demandent pas si l'année sera abondante , si le commerce s'étend , s'il y a de grands Magistrats , de grands Ministres : ils courent à une nouvelle garniture de cheminée , ils soupirent après un ballet.

Ils mettent toute leur Ville en fête pour une victoire qui les ruine ; & ils ne donnent pas un signe de joie pour une bonne Loi qu'on propose. Ils aiment passionnément leur Souverain ; ils l'admirent encore plus. Ils comptent ses Gardes , ses Officiers , ses équipages, ses châteaux , les diamans de sa

couronne , & jamais ses bienfaits. Si on leur disoit qu'il est une Cour plus sage dans ses vues , plus profonde dans sa politique , ils écou-teroient froidement ; mais si on ajoûtoit qu'il en est une plus brillante , il faudroit se couper la gorge avec eux. On ne les entend jamais dire qu'ils servent l'Etat ; mais ils répètent sans cesse que leur fortune , leur vie , tout leur être est à l'Empereur. Un Citoyen qui diroit bien sérieusement *qu'il est beau de mourir pour la patrie* , se donneroit un ridicule.

Le ridicule les amuse toujours supérieurement. Arriva l'Ambassadeur d'une Nation voisine , l'une de celles qui avoient reçu les per-ruques. Il demandoit aux Frivolites de renoncer à une branche de leur commerce , ou de se résoudre à la guerre. Ce fut un grand bonheur pour lui & pour la Nation qui

l'envoyoit , d'avoir un nez trop long , & une perruque qui le coëffoit mal. On faisit ces deux ridicules , on s'en entretint beaucoup , on en rit encore plus ; & dans l'accès de cette belle humeur , on le renvoya content.

Quelquefois leurs sensations sont si fortes, qu'elles troublent le repos public: l'Amiral en fut témoin. Un Ministre du Soleil fut accusé d'avoir séduit une vierge par la magie. On n'y croyoit plus, la moitié de l'Isle y crut. Tout prit parti pour ou contre. On eût dit que le salut de l'Etat étoit attaché à la virginité de cette fille , & à la continence du Ministre. Peu de temps après, une Actrice qui plaisoit , disparut du théâtre ; mille cris la redemanderent : les hommes juroient de quitter leurs emplois ; & les femmes de ne pas revoir leurs maris , qu'on ne l'eût

rendue. Cependant les révolutions y font peu à craindre. Une fantaisie d'agrémens qu'on imagine à propos, une chanson nouvelle peut les appaiser.

Dès-qu'on connoît les sensations & les mœurs des Frivolites, on ne doit plus être surpris de certains usages. C'en est un de s'aimer beaucoup au commencement de chaque année. On se cherche, on se complimente, on se fait des présens. Ce seroit la Ville du monde la plus commerçante, si la passion des étrennes duroit toujours.

Une femme le jour de ses nôces suspend sa dotte à son cou & à ses oreilles; & le mari meuble la maison supérieurement, en vendant une terre.

On voit dans les antichambres & derriere les carrosses un choix de la jeunesse de l'Isle, qui ruine magnifiquement ses maîtres. Les

Provinces regrettent deux cent mille artisans ou laboureurs : qu'en feroient-elles, si on les leur renvoyoit avec les mœurs élégantes de la Capitale.

Il y a une noblesse pauvre : c'est un usage qu'elle le soit toujours : le commerce pourroit l'enrichir, mais il la deshonoreroit.

L'ordre des Juges est fort nombreux. Un aspirant est examiné bien sérieusement. La première question qu'on lui fait, c'est sur le nombre des agathines qu'il possède : s'il répond bien à celle-là, il est sûr de satisfaire à toutes les autres. C'est un usage de se faire juger dans plusieurs Tribunaux sur la même affaire. Il faut la commencer dans sa jeunesse, si on veut en voir la fin. *Je plains beaucoup,* dit l'Amiral, *un malheureux qui venoit de gagner un procès. Il s'agissoit d'un champ, mais le champ ne suf-*

fisoit pas pour payer l'homme de loi qui avoit instruit l'affaire. Ses piéces d'écritures auroient couvert le champ : or il est décidé qu'un pied quarré d'écritures contentieuses, vaut plus qu'un pied quarré de terre. Souvent la fortune d'un particulier dépend de la couleur du papier qui contient son titre : il seroit nul, s'il n'étoit pas couché sur un papier couleur de lilas.

La Religion a plus de Ministres qu'on ne voit de Marchands à la Bourse de Londres. La plûpart sont fort jeunes, afin de ne pas effrayer les profanes qui viennent demander des conseils de sagesse. La leur est renfermée dans un cercle bien déterminé. Qu'ils soient fidèles à la forme de leurs vêtements & à la mesure de leurs cheveux, qu'ils chantent des hymnes au Soleil aux heures marquées ; &

sur-tout qu'ils protestent toujours qu'une belle femme n'est pas aimable : ils peuvent suivre leurs goûts dans tout le reste.

Il en est parmi eux qui sont environnés de l'éclat des richesses : ils n'en font pas de cas ; mais ils craindroient de tomber dans le mépris de la nation , s'ils ne décorent pas leurs vertus. On compte plus de deux mille Temples où l'on a prodigué les autels & les petits ornemens. On voit souvent l'autel du Soleil abandonné , tandis que ceux des planètes & des constellations sont entourés d'adorateurs.

C'est dommage que l'Amiral n'ait pas eu plus de temps à perdre dans l'Isle , nous aurions eu une anatomie plus exacte de cette nation singulière. Le travail de l'Escadre s'achevoit , les vaisseaux étoient radoubés , le navire d'avi-

taillement fini , les provisions embarquées. On n'attendoit que le vent pour mettre à la voile , & il étoit temps. L'Amiral pendant sa longue & terrible navigation , avoit travaillé sans cesse à élever l'ame de son Escadre : les mots de *patrie , de liberté , de grandeur angloise , d'immortalité* , à force de frapper les oreilles , avoient passé dans les cœurs. Il n'y avoit pas un soldat , pas un matelot qui ne se regardât comme environné de la Chambre des Communes , & qui ne crût voir les yeux de l'Angleterre tournés sur lui.

Telle étoit la situation des ames lorsqu'ils entrèrent dans l'Isle ; mais leur commerce avec une nation si fleurie , & peut-être les alimens qui travailloient sur leur constitution , les avoient bien changé. Ils n'étoient plus d'humeur à chercher des dangers ou

des ennemis, à vivre dans la peine ou à mépriser la vie ; & ils commençoient à rire avec les Frivolités de toutes ces vertus mâles qui fondent , augmentent & perpétuent les Etats libres. L'Amiral ne s'en appercevoit que trop , & il pressoit l'embarquement. Il eut son audience de congé. L'Empereur ne consentit au départ qu'à une condition, qu'il laisseroit dans l'Isle quatre hommes au choix de sa toute-Elégance. L'Amiral frémit mal-à-propos : mais on craint toujours pour ce qu'on veut le plus conserver. Il appréhendoit que le choix ne tombât sur les Capitaines ou les Pilotes : il fut bientôt rassuré. Les Elus furent les trois Friseurs , qui pouffoient vivement l'honneur de la perruque , & les chignons de toute espece. Le quatrième fut un Soldat mécanicien, qui alloit à l'immortalité par une

invention admirable : *un équipage d'été*, où des soufflets intérieurs en-
fantoient des zéphirs toujours ra-
fraîchissans.

Cependant le vent favorable se
faisoit encore attendre ; & en l'at-
tendant, l'Escadre desœuvrée par-
courut les environs de la Capitale.
Quelques Matelots s'écarterent
sur une chaîne de montagnes, où
les terres étoient brûlées, sans ar-
bres, sans herbes, semées de pier-
res cristallisées, & de marcaissites
où les veines d'or paroissoient.
L'Amiral averti s'y transporta
avec ses experts en mines. Il exa-
mina le commencement, la fin &
la qualité des marcaissites ; il fit
fouiller en plusieurs endroits ; il
prit la position juste du terrain,
& revint à l'Escadre. La joie s'y
étoit répandue ; toutes les imagi-
nations étoient au fonds de la mi-
ne ; on y trouvoit des thresors im-

menses ; on estimoit déjà le temps pour le tirer : le séjour dans cette Isle délicieuse en deviendroit plus long ; sçavoit-on même si on la quitteroit ? ou s'il falloit enfin partir , on partiroit du moins chargé de richesses que les Insulaires ne disputeroient point, n'en connoissant pas le prix. C'en'étoit pas là l'idée de l'Amiral, il imposa silence sur la mine ; & c'est dans ce moment qu'il fit jurer de ne pas révéler l'Isle Frivole , après avoir défendu sous peine de la vie de quitter le bord.

Jamais les délices de l'Isle ne se peignirent à nos marins si vivement. La consternation fut générale ; elle n'avoit pas été si grande dans les horreurs des tempêtes. Il y eut même pour la première fois des plaintes & des murmures. Mais l'Amiral , outre la force du commandement, avoit cette auto-

rité naturelle que donnent les grandes vertus; & il se flatoit bien, dès qu'il auroit remis en mer, de rendre à ces ames affoiblies leur premiere vigueur. Le lendemain un vent d'Ouest souffla. Il mit à la voile pour aller prendre *Payta*, Ville du Pérou, où les Espagnols se croyoient bien en sûreté. On peut lire dans l'Histoire de son voyage le reste de ses expéditions qui ne sont pas de mon sujet.

Mais je demande permission de réfléchir à la hâte. Un accès de citoyen me saisit. Cela arrive assez naturellement en parlant de l'esprit Anglois. L'Amiral Anson découvre dans un beau climat une Nation facile à soumettre, & des mines d'or. Il exige un serment de silence; il en fait un secret d'Etat. Ne projette-t-il point de faire un jour cette conquête? Et pourquoi ne la tenterions-nous pas? Laisse-

rons-nous toujours aux Puissances Maritimes le soin de découvrir & de conquérir ? Ne sommes-nous pas aussi Maritimes qu'elles, puisque nous touchons la Méditerranée d'une main, & l'Océan de l'autre ? Prevenons les Anglois ; ou si la justice nous empêche d'envahir, ne pouvons-nous pas du moins établir un commerce légitime, & très-avantageux avec l'Île Frivole ? L'Amiral convient qu'elle ne met pas encore dans son luxe le goût qui régne à Londres ; mais le goût de Londres vaut-il les enchantemens de Paris ? Quelle avidité n'auroient pas les Frivolites pour *nos peintures des Gobelins, nos vernis de Martin, nos bijoux émaillés, nos épées démasquinées, nos étoffes de Lyon*, & tout ce monde d'ajustemens qui distingue nos hommes, & qui donne le prix à nos femmes ? Ne sommes-nous

pas les vrais faiseurs & les fournisseurs de l'Europe ? Sçavons-nous même si nos romans , nos comédies & nos opéra , qui se multiplient avec tant de succès , n'y formeroient pas encore une branche de commerce ? Rassurons pourtant les deux sexes. Nous ne porterions à ces Américains que le superflu de notre superflu , & nous rapporterions leur or , dont ils se passent fort bien.



LETTRE



LETTRE
A
UNE DAME
ANGLOISE.



A D A M E ,

Si vous étiez née à Paris , l'éducation vous auroit sauvé bien des ridicules que vous avez apportés de Londres. N'en eussiez-vous qu'un , on riroit ; & il est humiliant de faire rire. Moi qui n'en ris

K

pas, j'ose vous en parler. Après cela me conserverez-vous votre amitié ? Vous seriez encore Angloise, & mon but est de vous rendre François. Ce n'est pas assez de l'être par le nœud conjugal, il faut le devenir par principes. Connoissez l'aimable nation qui vous adopte. Elle vous passera des vices, jamais des ridicules. Vous en montrez chez vous : vous en portez dans les cercles : vous en promenez dans le public.

Vous en montrez chez vous : il y a six mois que le Sacrement vous lie, & vous aimez encore votre mari ! Votre marchande de modes a le même foible pour le sien ; mais vous êtes *Marquise*.

Garderez-vous long-temps cet air de réserve si déplacé dans le mariage, & qu'on ne pardonne qu'aux aspirantes. Un Cavalier vous trouve belle, vous rougissez.

Ouvrez les yeux. Ici les Dames ne rougissent qu'au pinceau.

Pourquoi cet oubli de vous-même, lorsque votre mari est absent ? Revient-il ? vous vous parez. Je vous croyois bien jeune, & vous êtes bien vieille. Vous remontez au temps des Patriarches. Empruntez le code de la parure moderne : vous y lirez qu'on se pare pour un amant, pour le public, ou pour soi-même.

Si je voulois, Madame, je vous perdrois de réputation sur votre vie du matin. On vous trouve levée à huit heures : si vous sortiez du bal, vous seriez dans la règle. Et que faites-vous ? Vous êtes en conférence avec votre Cuisinier & votre Maître-d'hôtel. Apprenez que c'est au mari à compter, à payer, quoique ce soit toujours chez *Madame* qu'on soupe. Que faites-vous encore ? Vous écrivez

à des amis aussi froids que leur patrie, qui n'ont que des mœurs, de la liberté & du bon sens. Que sçais-je ! Vous lisez la morale & l'histoire, tandis que les plumes françoises enfantent chaque jour des volumes d'esprit. Que de bonnes plaisanteries, si on sçavoit tout cela !

Enfin il vous souvient que vous avez une toilette à faire, mais que vous en connoissez peu l'importance, l'ordre & les devoirs ! Vous n'avez que dix-huit ans, & vous y êtes sans hommes ! On y voit deux femmes que vous ne grondez jamais. La première garniture qu'on vous présente, est précisément celle qui vous convient. La robe que vous avez demandée, vous la prenez effectivement. Vos femmes sont étonnées d'employer plus de temps à s'ajuster elles-mêmes, qu'à parer leur

Maîtresse. Je vous avertis qu'elles soupçonnent votre condition. Mais qui croiroit que l'une des deux vous la tenez de la main de votre mari, après avoir renvoyé cette miraculeuse qui fut formée à la Cour.

Le dîner sonne, & vous voilà dans la salle de compagnie lorsque la cloche parle encore. N'y avoit-il plus de rubans à placer pour vous faire attendre ? Mais quelle est notre surprise ? Votre Maître d'hôtel vient annoncer à *Monsieur* qu'il est servi ; & je sçais que c'est vous qui lui avez prescrit ce mauvais ton. Ailleurs c'est toujours *Madame* qui est servie : on se met à table, (j'en ris encore, mais c'est d'un rire amer) vous bénissez les mets ! Nous nous crûmes chez les Curé de la Paroisse, qui peut-être nous auroit quitté des *graces*, ce que vous ne fîtes pas.

Après la table vous voulûtes pouffer la conversation. Songez que vous êtes à Paris. L'ennui appella bientôt le jeu : je vous vis bâiller , & c'étoit la *Comète* ! un jeu de la Cour ! A propos il m'est revenu qu'on la jouoit depuis quatre jours lorsque vous demandâtes ce que c'étoit. Une Bourgeoise du *Marais* fit la même question le même jour.

La premiere partie en demandoit d'autres : on ne vit qu'au jeu. On étala pour interméde les sacs à ouvrage. Qu'est-ce qui sortit du vôtre ? Des manchettes pour votre mari ! Sera-ce donc en vain que la France aura inventé les *nœuds* pour distinguer les mains de condition des mains roturieres ?

La belle occasion que vous eûtes en ce moment d'enrichir votre parure ! Ces diamans qui se trouverent au fond de votre sac : mais

de quelle eau ? Et bien supérieurs à ceux que vous avez ! C'étoit un tour de votre mari. Qu'il fut mal placé ! Vous admirez sa magnificence, & plus sensible à son attention qu'aux pierreries, vous les lui rendez, vous voulez qu'il en destine le prix à payer un Marchand à qui il faisoit l'honneur de devoir : c'est être bien peuple de s'inquiéter sur ses dettes ; elles annoncent, elles confirment la grandeur. Il y a à parier qu'un débiteur de deux millions est plus grand Seigneur d'une moitié en fus que celui qui n'en doit qu'un.

En vérité, Madame, un ami ne peut plus mettre le pied chez vous. Il faut rougir pour vous dès le premier pas : on voit votre cocher confondu avec des palfréniers, panser vos chevaux. Votre antichambre fait pitié. Des laquais qui s'occupent en attendant vos

ordres , qui se croient à *Monsieur* comme à *Madame* , qui imaginent qu'ils ne sont en maison que pour travailler , qui ont un air respectueux pour un honnête - homme qui arrive à pied , qui tirent une montre d'argent si on demande l'heure , des laquais sans figure , & qui sont de trois grands pouces au-dessous de la taille requise. *Madame* , des gens de cette trempe , ne sont bons qu'à la charrue ou chez un commis. Aussi sont-ils le jouet éternel des gens de *Monsieur*. Mais plutôt au ciel vos ridicules fussent-ils bornés aux murs de votre hôtel !

Vous en portez dans les cercles ; vous y entrez avec les couleurs de de la nature sur le visage. Ainsi se présente la femme du Suisse qui vous a ouvert la porte : repassez la mer si vous voulez paroître telle que vous êtes.

Il y a six Dames dans le cercle, vous n'en baisez qu'une ! & pour-quoi ? parce que vous n'êtes liée qu'avec une. Mais vous connoissez les autres, puisque vous les voyez pour la seconde fois. Cela ne suffit-il pas pour être toute à elles , & mettre votre cœur sur leurs lèvres ?

Vous vous placez sans avoir dit aux glaces que vous êtes à faire peur, que vous êtes faite comme une folle. Ce sera pourtant le début de la première Duchesse qui entrera ; tâchez de vous former sur les grands modèles. Défaites-vous de cette maxime gothique, qu'on ne doit parler de soi, ni en bien ni en mal. Il y a un art à se mettre sur le tapis.

Il y en a encore plus à converser légèrement. Que de jolies choses, que de réflexions utiles n'entendez-vous pas sur les robes de la saison, les rubans, les chignons,

& la façon de se mettre. Comment ce flux d'éloquence ne donne-t-il pas du ressort à votre langue ? Vous êtes muette ! vous ne sçavez pas même rire. Cet homme à la mode qui voltigeoit d'une beauté à l'autre , qui semoit la belle humeur par cent propos délicieux , qu'on applaudissoit même avant qu'il eût parlé , put-il vous arracher un signe de joie ? Quelle léthargie !

Vous ne vous éveillâtes qu'à la nouvelle que débita ce vieux Militaire pour payer son entrée. Vous la fanîtes , vous citâtes un trait d'histoire tout semblable. Vous parlâtes politique & gouvernement. Sçavez-vous ce qui fut dit lorsque vous eûtes levé le siège ? qu'il falloit vous faire Ministre ou Historiographe du Roi. Vous voulez penser dans un pays où il n'est question que de parler.

J'entendis hier une Duchesse de Finance qui louoit beaucoup votre simplicité. Vous aviez soupé chez elle : on servit un plat de légumes dans la primeur , qui ne coûtoit que cent francs. Vous crûtes qu'on parloit du plat , non de légume. Elle rioit encore en me demandant par quel carrosse de voiture vous aviez débarqué , & si vous souhaitiez qu'elle vous envoyât son Orfèvre.

La bonne figure que vous fîtes dernièrement chez la petite Comtesse ! On y proposa une partie au Bois de Boulogne : vous demandâtes à votre mari s'il en feroit. Il sçait son monde , il refusa : c'étoit une raison de plus pour aller, vous rompîtes. Le singulier dans votre procédé, c'est que vous comptiez lui plaire. Et c'est-là votre but du matin au soir. Entre nous , Madame, n'êtes-vous point une *Pamela*,

qu'un coup de fortune a élevée? Il est de règle qu'en certaines conditions un mari doit se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme. Le vôtre ne se plaint que d'être trop aimé. Ses amis craignent fort qu'enfin vous ne le gâtiez. Il commence à trouver moins belle cette danseuse qui lui a donné la préférence sur vingt rivaux, dont la bourse étoit moins pleine. On sçait, quoiqu'il n'en convienne pas, qu'il vous a menée en tête à tête à sa campagne. Sa dernière voiture ne lui coûte que dix mille francs; & il est presque résolu à se détacher de son coureur. Pour Dieu, Madame, ne lui donnez pas vos ridicules qui se multiplient sous ma plume: j'en oublierai.

N'est-ce pas assez d'en montrer chez vous? N'est-ce pas trop d'en porter dans les cercles? Faut-il encore les exposer au grand jour,

en les promenant dans le public ?

Vous allez aux Thuilleries les jours d'Opéra, & au Palais Royal les autres jours. Vous faites pis. On vous y voit le matin. Mais quelles figures y voyez-vous ? Des femmes sans prétentions, des politiques, à qui tout lieu est égal pour humilier nos ennemis, des Philosophes qui veulent respirer. Ne sentez-vous pas que vous êtes déplacée ? On croiroit que vous ne cherchez la promenade que pour vous bien porter. Mais lorsque vous y paroissez aux jours marqués & aux heures décentes, comment êtes-vous mise ? Vous n'étalez que pour cent mille francs de pierreries ; & l'aune de vos dentelles est à cinquante écus. Abjurez cette maxime d'outre-mer, qu'en fait d'habillement, on doit être d'un degré au-dessous de son état. Je vous l'ai déjà dit. Vous

voulez toujours penser : c'est un vice de terroir. Si on bornoit le luxe , les maisons & les empires subsisteroient trop long-temps. On s'ennuie à voir toujours les mêmes choses.

Dans quel travers alliez-vous donner l'autre jour ! les chevaux étoient mis pour vous mener au spectacle. Vous comptiez sur votre mari, un mari François ! Vouliez-vous donner la comédie à la comédie même ? Il s'étoit dérobé pour sa petite maison , où vous avez enfin appris qu'il ne falloit pas le troubler. Quelle peine n'a-t-on pas eu à vous faire comprendre qu'une femme qui veut prendre l'air dans une petite maison, ne doit pas choisir celle de son mari ?

Vous devriez du moins ne pas apprêter à rire où l'on ne rit jamais. Que faisiez-vous dimanche dernier dans votre Paroisse , à dix

heures du matin ? Déjà habillée !
 Et qui le croira ? Sans *sac* ! Est-ce
 ainsi ? est-ce à dix heures ? Est-ce
 dans sa Paroisse qu'une femme de
 condition entend la Messe ? Est-il
 bien vrai que vous assistez aux Vê-
 pres ? Le Marquis de *** vous en
 accuse , en disant que vous faites
 ridiculement votre salut. On
 pourroit vous passer quelques ser-
 mons , mais jamais ceux qui con-
 vertissent : une jolie femme est
 faite pour les jolis sermons : ils
 s'annoncent assez par l'affluence
 des équipages, & le prix des chai-
 ses. Il est ignoble de s'édifier pour
 deux sols. Au premier carême
 pensez à la dévotion de la dernie-
 re semaine. C'est dans une calèche
 peinte aux Gobelins ; c'est sur la
 route de *Lonchamps* que vous
 devez nourrir votre piété.

Il ne suffit pas , Madame , d'é-
 viter les ridicules : il faut des gra-

ces. Celles que la nature vous a données, ne valent pas celles de l'art. Il y a des graces d'ajustement. Vos robes sont de goût ; mais les garnitures ne sont pas de la *Duchapt*. Votre panier dans son diamètre est tronqué d'un pied ; & il n'est pas de la bonne faiseuse. Vos diamans sont beaux , mais ils ne sont pas montés par *Lempereur*. Tout cela faute aux yeux. D'ailleurs il s'en faut deux pouces que vos girandoles ne descendent assez bas : si vous pouviez suspendre un lustre à chaque oreille, vous seriez au parfait. On vous a vû à l'Opéra coëffée en *comète*, lorsque depuis deux jours on étoit en *rhinoceros*.

Il y a des graces qui par un heureux artifice , s'incorporent avec la personne. Les unes se voient, les autres se sentent. Il est établi que votre sexe doit pren-

dre au nez comme aux yeux. Il y a plus : les odeurs assurent votre rang. Qu'on me mene dans un cercle les yeux fermés, suis-je en bonne compagnie ? le nez me l'annonce. Aux odeurs, ajoutez le vernis. Oui, Madame, travaillez enfin sur votre teint. Vous avez cru que ce vernis étoit fait pour cacher des rides ou des difformités, défabusez-vous. Quand l'âge vous aura enlaïdie, on vous permettra de vous montrer au naturel.

Il y a des graces de langage. Vous avez fait des progrès dans notre langue, & vous les suivez en lisant *la Bruyere, Racine, Montesquieu & Fontenelle*. Il vous apprendront bien à rendre vos idées avec ordre, clarté & justesse : mais ils ne vous donneront pas ces expressions brillantes qui distinguent le grand monde. Par

exemple , d'une chose qui a une bonté commune , vous dites simplement qu'elle est bonne : une importante diroit , *c'est miraculeux ! c'est divin !* Estes-vous un peu fatiguée ? Il faut être *excédée, anéantie*. Un coup de vent a-t-il dérangé une boucle de vos cheveux ? ne vous fâchez pas , soyez *furieuse* , vous manquez jusques dans l'alphabet : au sortir du dernier Opéra, vous dites *à la maison*, tandis qu'à vos côtés la femme d'un Traitant crioit *à l'hôtel*. N'attendez pas que je vous fasse un dictionnaire dans une lettre. Etudiez les femmes qui ont les plus belles aigrettes , & les hommes à talons rouges.

Il y a des graces de caprice. Vous avez demandé vos chevaux pour les six heures , & à six heures on vous voit en carrosse. Le jeu que vous avez proposé , vous le

jouez effectivement. La personne que vous reçûtes si bien hier, vous l'accueillez encore aujourd'hui. Vous êtes toujours vous-même. Cela est du dernier uni.

Il y a des graces à se plaindre du mal que l'on sent. Vous deviendrez mere. N'allez pas imiter en portant le fruit de votre mariage, cette Comtesse singuliere que vous louez tant, qui marche, qui agit, qui est de tout. Il est vrai que cette pitoyable conduite lui réussit, que son dernier enfant est le fixième qu'elle a mené bien. Mais on rit de la mere, & la faculté la condamne. Voulez-vous bien être? Soyez sur la chaise longue dès le premier soupçon jusqu'au terme, & toujours en vous plaignant.

Il y a même des graces à se plaindre du mal qu'on ne sent pas. Vous passez vos jours sans mi-

graine. On peut vous le pardonner. Mais sans *vapeurs* ! C'est abuser, en femme de la halle, de la permission de se bien porter.

Il y a des graces à s'effrayer ; mais ce n'est pas de la façon dont vous vous y prîtes l'autre jour. On vient vous parler à l'oreille ; l'inquiétude est dans vos yeux ; vous quittez brusquement le cercle. On crut que votre chien s'étoit cassé la jambe. On vous plaignoit, on s'effrayoit pour vous. Point du tout, c'étoit votre cocher qui étoit moulu d'une chute. Ne sçavez-vous pas jeter un cri au moindre cahos qui menace votre voiture ? Devez-vous être aussi tranquille qu'une de vos femmes ? Ce taureau qui venoit à vous dans votre campagne, vous passâtes à côté de lui avec l'assurance d'un Concierge. Il ne faut pas même attendre les grandes

occasions pour s'effrayer. Choisissez quelque bête d'aversion qui puisse vous servir en tout temps & en tout lieu, *une souris, une araignée, une mouche*: si on ne les voit pas, on peut les soupçonner. L'aventure du bateau que le hazard nous offrit sur ce beau canal, montra encore votre mauvaise éducation. De toutes les Dames, pas une qui ne disputât l'embarquement, qui ne criât en cédant; & vous! vous les encouragez. La bateliere demanda si vous n'étiez pas quelque bonne Bourgeoise des environs. Le tonnerre qui gronda l'après midi, acheva de vous peindre. La Présidente chercha un asyle entre quatre rideaux; la Marquise avec ses cris faisoit paroli aux éclairs, le Chevalier rapprenoit à faire des signes de croix: il n'y eut que

vous & votre jardiniere que le sang-froid n'abandonna pas.

Enfin, Madame (car je me lasse de vous détailler), vous trouvez le secret d'être sans graces au milieu d'une Ville qui est faite pour en donner. Et avec du bon sens, des sentimens & des principes, vous êtes chargée de ridicules.

Je prévois vos objections. La meilleure ici, est de n'en point faire. Ne convenez-vous pas d'un principe, que la France est le modèle des autres pays! Si vous en doutiez, la Nation en corps vous le diroit; & sans être assemblée, ne vous le dit-elle pas tous les jours? Qui peut mieux nous connoître que nous-mêmes? Mais n'avons-nous pas aussi le suffrage des Etrangers que nous enrichissons de nos modes, de nos révérences & de notre cuisine, qui ont fêté nos *Pantins*, qui adoptent nos

(239)

équipages, nos pompons & nos
perruques? Et ne voyez-vous pas
qu'ils viennent en foule se former
chez nous? Allons-nous chez eux?
Partez de ce principe, & corri-
gez-vous.

F I N.

